

8° Y²

57992 Manuscrit de

RAPHAËL VIAU

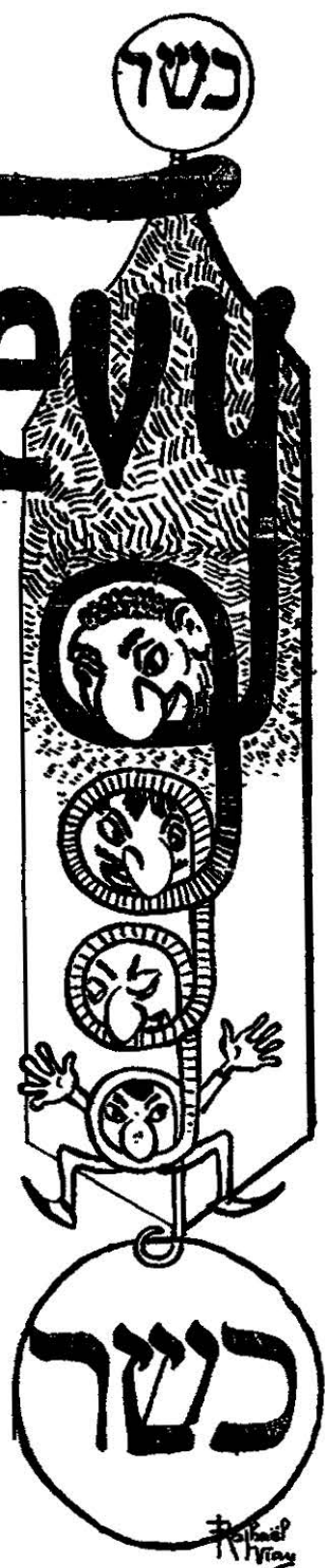
Moïse Isidore
Abraham Levy



30 Dessins et Caricatures par l'Auteur

Prix : 0 fr. 50

PARIS
LIBRAIRIE ANTISÉMITE
45, Rue Vivienne, 45



EN VENTE

A LA

LIBRAIRIE ANTISÉMITES

45, Rue Vivienne 45, PARIS

Œuvres d'ÉDOUARD DRUMONT :

	FR. C.
La France Juive illustrée, reliure de luxe.	12. »
La France Juive illustrée, 1 vol. broché.	8.50
La France Juive, édition ordinaire, 2 vol.	7. »
La France Juive devant l'opinion, 1 vol.	3.50
Le Testament d'un antisémite, 1 vol.	3.50
La Dernière Bataille. 1 vol.	3.50
La Fin d'un Monde, 1 vol.	3.50
Le Secret de Fourmies 1 vol.	2.50
Mon Vieux Paris, (1 ^{re} et 2 ^e série).	7. »
(100 dessins de Gaston Coindre.)	
De l'Or, de la Boue, du Sang, 1 vol.	3.50
Les Juifs contre la France.	» 70
Nos Maîtres, La Tyrannie maçonnique.	1. »

A. de BOISANDRÉ

Napoléon antisémite.	1. »
------------------------------	------

On trouve également à la Librairie tous les ouvrages
Nationalistes, Antisémites et Antimaçonniques.

*Le catalogue est envoyé gratis à toute personne qui
en fait la demande.*

Tous ces volumes sont envoyés FRANCO aux prix ci-dessus contre
mandat-poste.

ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Directeur : GASTON MERY

ABONNEMENTS : 1 an : 10 francs. — 6 mois : 6 francs
Le fascicule : 50 centimes

Pour paraître prochainement :

La seconde brochure de Gaston MERY sur

LOUBET-LA-HONTE

Le Manuserit

DE

Moïse-Isidore-Abraham LÉVY

84²

57992

DU MÊME AUTEUR :
à la Librairie Antisémitte

Les Femmes d'Israël
EN COLLABORATION AVEC FRANÇOIS BOURNAND
Un volume. **3 fr. 50**

Ces Bons Juifs!
Un volume. **3 fr. 50**

EN PRÉPARATION :

Les Trompettes de Jéricho
Roman héroï-comique

Chouvaire
Mœurs de province

Paris-Juif
Avec illustrations de l'auteur

Imprimerie spéciale de la Librairie Antisémitte

RAPHAËL VIAU

Le Manuserit



DE

Moïse-Isidore-Abraham LÉVY



PARIS
LIBRAIRIE ANTISÉMITE

45, Rue Vivienne, 45

—
1900

A Charles DEVOS

Administrateur de la « Libre Parole »

~~~~~

MON CHER AMI,

Je vous dédie ce petit volume rempli de choses désagréables pour Israël, mais qui vous feront peut-être rire un brin.

Vous me direz qu'Israël aurait tort de se mettre, cette fois, en rage, puisque c'est un copain de Reinach qui m'a inspiré.

Israël écumera tout de même, soyez en certain.

Que voulez-vous, les Youtres ne sont jamais contents, et il nous faut bien les prendre comme ils sont... et surtout, hélas! les garder.

Acceptez donc, cher ami, de voir votre nom en tête du *Manuscrit de Moïse-Isidore-Abraham Lévy*. Vous lui porterez chance... la chance, du reste, que vous avez porté à la *Librairie Antisémite*.

RAPHAEL VIAU.



## PRÉFACE

---

### UNE TROUVAILLE RUE DES ROSIERS

*L'œuvre qu'on va lire n'est pas de mon  
crû. C'est un Juif qui, en mon lieu et place,*

*va raconter aujourd'hui au lecteur, l'histoire d'Israël.*

*La vérité est, cependant, que, depuis de longs mois, l'idée d'écrire quelque chose d'analogue me hantait, et que c'est même en la creusant, cette idée, au cours d'une promenade, à travers les quartiers juifs de Paris, que... Mais n'anticipons pas sur les événements, et procédons par ordre.*

*Je traversais, il y a environ un an et demi, la rue des Rosiers, me rendant au musée Carnavalet y faire des recherches de documents curieux sur les Hébreux.*

*Me voilà bâillant aux enseignes, déchiffrant des noms bien Français, Cahen, Bloch, Guguehem, Treyfuss, Polack, etc., quand, tout à coup, au bord du trottoir d'une charcuterie juive, je heurtai du pied un petit paquet soigneusement ficelé.*

*Je me dis :*

*— Un paquet perdu dans un quartier d'Hébreux, ça ne doit pas être une riche affaire. Les Juifs sont gens trop soigneux pour perdre quelque chose de grande valeur.*

*Je n'en ramassais pas moins le paquet si bien ficelé, et, rentré chez moi, j'examinais de près ma trouvaille.*

*Les ficelles coupées, je me trouvais en présence d'un rouleau de papier d'une cinquantaine de feuillets.*

*Sur le premier feuillet, je lus cette dédicace :*

**POUR MON FILS, QUAND IL AURA DIX ANS**

*Et en dessous de cette signature :*

**MOISE-ISIDORE-ABRAHAM LÉVY**

*« Paris. »*

*Ça commençait, comme vous le devinez sans peine, à me sembler intéressant.*

*Mais ce qui m'intéressa le plus, ce fut la suite.*

*Une suite qui me fit bondir de joie.*

*Mais, ma lecture achevée, je me trouvais très perplexe.*

*Pour si précieux qu'il fût pour moi, ce manuscrit ne m'appartenait pas.*



*Le Dieu des Juifs, qui trouve convenable d'engager ses croyants à ne laisser rien traîner, n'étant pas le mien, je n'hésitai pas.*

*Le lendemain je fis insérer l'avis suivant dans différents journaux :*

#### TROUVÉ

« A l'angle de la rue des Rosiers, un manuscrit signé Moïse-Isidore-Abraham Lévy. Ce manuscrit raconte la façon dont les Israélites se sont conduits en France. »

Le réclamer à M. Raphaël Viau, 14, boulevard Montmartre.

*Voilà juste un an et un jour que cette déclaration est faite ; M. Moïse-Isidore-Abraham Lévy ne m'ayant pas donné de ses nouvelles, je m'approprie son œuvre, et je la publie.*

« Pour mon fils, quand il aura dix ans », a déclaré mon Hébreu inconnu. En livrant au public l'œuvre de ce père prévoyant, j'accomplis, en quelque sorte, son vœu le plus cher.

*Beaucoup de jeunes Israélites achèteront ce livre; le rejeton de Moïse-Isidore-Abraham Lévy se trouvera sans doute au nombre des acheteurs.*

*Et il ne sera pas encore très à plaindre, l'enfançon sémite, puisqu'il m'a plu d'émailler d'une assez aimable collection de croquis, le chef-d'œuvre de son honorable Paternel.*

Paris, 1 mai 1900.

---



# LE MANUSCRIT

DE

**Moïse-Isidore-Abraham LÉVY**

---

**I<sup>re</sup> PARTIE**

---

**MON CHER ZABULON,**

Tu vas entrer bientôt dans ta dixième année, âge où tout Israélite, vraiment de race, fait ses débuts dans le commerce, l'industrie ou la finance.

Tu es mon unique enfant. A ma mort tu n'auras qu'une fortune modeste, Dix millions environ,

péniblement amassés par ton pauvre père. C'est peu, je le sais, car on n'a jamais trop d'argent.

Aussi j'ai voulu te donner une compensation.

Depuis six mois, je passe deux heures par nuit à travailler pour toi, en dehors, naturellement, de mes affaires. Ce travail, c'est le cahier que tu vas lire. Qu'il soit, pour l'utile comme pour l'agréable, ton seul guide dans la vie, et tu me béniras plus tard.

C'est, mon cher Zabulon, d'abord l'histoire de ta famille, et ensuite l'histoire de ta race, de la race Juive, *la plus noble et la plus illustre race du monde.*

Je commencerai par l'histoire de ta famille.

Ecoute, mon Zabulon :

Ton vénéré grand-père habitait Bischwiler, petite ville du Bas-Rhin, ville française alors, et sur sa porte, on lisait cette inscription :

## JÉRÉMIE NATHANIEL LÉVY

OS, FERRAILLES, VIEUX HABITS

ON LOUE DES SANGSUES

C'est te dire qu'il n'était pas précisément riche ; mais il avait une femme, ta vénérée grand'mère, qui constituait, à elle seule, un trésor.

Une anecdote ayant trait à ma naissance, et que, dans le pays, nos coreligionnaires racontent, encore, avec admiration, te fera de suite, apprécier toute la beauté du caractère de cette sainte et digne femme.

Ton grand-père venait un soir de faire sa petite tournée nocturne ordinaire, c'est-à-dire, de ramasser soigneusement dans les champs et dans les rues des villages des alentours,... ce qu'il convenait pour la nourriture du lendemain.

Et le voilà, les poches gonflées, et un énorme sac sur l'épaule, rentrant tout joyeux au logis.

Ta grand'mère était au lit, très pâle, et autour d'elle, se pressaient de braves voisines.

D'un coup d'œil, mon père devina ce qui venait de se passer en son absence, d'autant mieux, que des cris d'enfant nouveau-né, se faisaient entendre, aigus et plaintifs, dans l'alcôve conjugale.

D'un saut, il fut au lit, et, étranglé par l'émotion, il dit :

— Un bedide carçon, ou un bedide camine, ma Sarah ?

Alors, on vit ta grand'mère se soulever péniblement sur sa couche de douleur, et d'une voix sévère, bien qu'imperceptible, répondre simplement ceci à son époux :

— Un pon tournée, ou un maufais tournée, mossié Lefy ?

Ton grand-père comprit.

Il se mit aussitôt à délier son sac, en jetant à sa femme un regard de respectueuse admiration, et, au fur et à mesure qu'il sortait quelque chose de ce sac, il énumérait. :

— Un garrodde.

— Un brune,

— Un bonne té derre.



- Un aprigot.
- Un potte d'asberthes.
- Un ardichaut.
- Un cros chouvleur.
- Un pon cidrouille.

Puis, ce fut le tour de ses poches :

— Un pon galezon, truffé à godé du maison de mossié Gasbar Bidermann.

— Un choli gorzet, truffé à godé du macassin de matame Kastner.

— Un pon bedide morue salée, truffée à godé du pudigue de mossié Tenrée.

— Un godeledde té moudon, truffée à godé té l'abadoir de mossié Tripmann.

Cela dura un bon quart d'heure.

Quand le sac et les poches de ton grand-père furent complètement vides, un sourire adorable illumina les traits, cependant altérés par la souffrance, de ta respectable grand'mère.

De la main, elle fit signe alors à ton grand-père de s'approcher, et à l'oreille, comme un souffle, elle lui dit :

— Pien, mossié Léfy ! drès pien ! ché zuis gondende... drès gondende ! Aussi, maindenant gué ché sais gué tu as fais un pon tournée, ché fais té tire ce gue chai eu gomme enfant..., c'est un garçon !

Ce garçon, Zabulon, c'était ton père, c'était moi.

Tu vois d'ici, dans quelle atmosphère de haute vertu, dans quel respect pour les saintes traditions d'Israël je fus élevé.

A cinq ans, je commençais à suivre les foires aux chevaux du pays, et, deux mois après, il n'y avait



— Ce garçon, Zabulon, c'était ton père. (Voir, page 4) pas mon pareil, pour trancher d'un seul coup de ciseaux, les crins de la queue des plus belles bêtes du marché, crins que mon père revendait ensuite, très cher, aux fabricants de brosses et d'engins pour la pêche à la ligne.

Plus tard, ton grand-père quitta son commerce de brocante et de location de sangsues, pour venir installer à Metz un commerce de fourrures.

Comme, naturellement, mon père voulait acheter ses fourrures le moins cher possible, il n'en acheta pas du tout, pour commencer.

Dès le premier soir de notre installation à Metz, il prit un grand sac, s'arma d'un gourdin, m'équipa pareillement, et, à la nuit close, nous voilà dans les rues de la ville, déambulant comme de simples chiffonniers.

Nous ne chiffonnions pas cependant. Nous chassions ou plutôt... nous nous approvisionnions.

Chats courant le guilledou, chiens errants, rats de toutes espèces, pendant un mois, tombèrent, chaque nuit, par douzaines, sous nos bâtons plombés et robustes.

Nos journées se passaient, ensuite, à vider et à dépecer nos prises, et, j'entends encore ta pauvre grand'mère, ô mon Zabulon, s'écrier, devant tous ces corps de bêtes qu'il fallait enfouir :

— Tié d'Apiron ! gué crand malheur té bas boufoir fendre aux *goym*, d'aussi pon fianté !

Mais, à cause de la police, mon père se borna seulement à la vente des peaux, qu'il savait arranger comme pas un.

Cousues près à près, les peaux des rats se vendirent comme peaux d'*écureuils noirs d'Asie-Mineure*. Les peaux de chiens caniches, teintées savamment, ornèrent bientôt les épaules des dames de Metz sous le nom de *fourrures du Caucase*, et les

dépouilles des chats angoras, arrangées sous forme de manchons, devinrent des *ventres de vigognes adultes*.

En deux ans, nous réalisâmes à ce commerce, cinquante mille francs nets de bénéfices, tous frais payés.

L'année suivante, nous eûmes le malheur de perdre ta pauvre grand'mère.

En métamorphosant, elle-même (car elle ne laissait ce soin à personne) un rat d'égout en *zibeline de l'Oural*, elle se piqua à une des dents du rongeur, et mourut dans la nuit qui suivit.

Mon père pleura beaucoup, et résolut de quitter Metz.

Une autre raison hâta aussi ce départ.

Depuis plusieurs mois, des gens malveillants, faisaient courir des bruits sur l'origine de nos fourrures, et cela nous décida tout à fait à partir.

En 1869, nous nous fixâmes à Strasbourg où, de suite, mon père se mit à faire le commerce d'achat et de vente de reconnaissances du Mont-de-Piété

Quelques mois après, comme je venais d'entrer dans ma vingt-deuxième année, mon père me maria à une de mes cousines, Mlle Flore Schoulymayer, ta digne mère, qui m'apporta en dot, soixante mille francs, et d'innombrables vertus.

La guerre franco-allemande éclata.

Qu'allions-nous faire ?

Ton pauvre grand-père fut admirable comme toujours. Sans hésiter, il partit pour Berlin.



Quarante-huit heures après, nous étions engagés, dans le service d'*indication* allemand, à une haute prime. Par prudence, j'envoyais ta mère habiter chez des parents éloignés, que nous avions à Spandau.

La guerre, mon cher Zabulon, fut pour nous des plus fructueuses. Notre connaissance parfaite de l'Alsace et de la Lorraine nous servit beaucoup, et nous permit de rendre des services signalés à l'état-major allemand. Aussi, nous eûmes toutes les permissions possibles pour nous livrer à d'utiles recherches sur les champs de batailles.

Malheureusement, mon père prit froid, durant une nuit, où nous nous étions un peu attardés sur un groupe d'officiers français morts. Le lendemain, il fut pris d'une congestion subite, et mourut le soir même.

Fou de douleur, je donnai ma démission.

Du reste, il n'y avait plus rien à faire comme profit. Les Français vaincus venaient de se rendre, et cela adoucît même, un peu, l'amertume de mon chagrin.

Je retournai à Spandau, près de ma chère femme, dont j'avais été séparé depuis si longtemps.

En ajoutant à la dot de ta mère ce qui me revenait de mon père, et les gains que j'avais retirés de mon travail durant la guerre, je me trouvais à la tête de deux cent cinquante mille francs.

C'était maigre, mais nous étions jeunes tous les deux, et remplis de courage.



Nous allâmes trouver le grand rabbin de Spandau, homme de conseil sûr, et qui était aussi quelque peu notre parent. Nous lui exposâmes la situation.

— Il faut rentrer en France, et vous installer à Paris dans un commerce quelconque. Croyez-moi, mes enfants, c'est une idée d'or que je vous donne là, — nous dit-il.

Il nous donna la marche à suivre à Paris, et nous donna également une lettre, nous accréditant près de son collègue, le grand rabbin de France.

Ecoute Zabulon : il faudra conserver dans ton cœur une reconnaissance éternelle à cet homme de bien, C'est à lui que tu devras la fortune que tu auras à ma mort.

Un an après mon entrevue avec notre bon parent, le rabbin de Spandau, j'étais à Paris avec ta mère, et nous vivions bien, en suivant à la lettre les conseils de notre vénérable coreligionnaire.

J'avais monté un grand déballage de tissus, ramenés par moi d'Allemagne, et j'avais fait peindre sur la devanture de ma boutique une *Alsacienne et une Lorraine en larmes, étroitement enlacées et enveloppées d'un drapeau aux trois couleurs, cravaté de noir.*

Sous le tableau, on lisait cette phrase :

**ALLEMANDES, JAMAIS !!!**

*Maison Moïse-Isidore-Abraham Lévy*

Ma femme et moi, nous étions toujours en cos-

tume de deuil, et sans trêve, depuis l'ouverture du magasin jusqu'à sa fermeture, nous avions les yeux rouges et gonflés.

Ce que nous avons usé de jus d'oignon à cette époque !!

Des gens venaient, achetaient, et aussi bien pour deux sous de lacets, que pour cent francs de soie ; nous entrecoupons nos offres de services, par de longs soupirs.

Étonnés, les clients nous questionnaient :

— Vous venez de perdre un parent, sans doute ?

Alors ta mère tombait sur une chaise, secouée de sanglots, et moi, d'une voix creuse, je disais :

Nous avons perdu notre pays !.. l'Alsace !!!

Nous fîmes partie de toutes les associations d'Alsaciens-Lorrains qui se fondaient à ce moment par douzaines, à Paris et en province, et cela nous amena une clientèle considérable, une clientèle d'imbéciles qui ne marchandaient jamais, trop heureux de venir en aide aux nobles victimes de la guerre.

Cinq ans durant, ce fut un pèlerinage chez nous. Quelquefois, maintenant, je recherche par curiosité les factures des marchandises qui me furent expédiées d'Allemagne à cette époque, et j'en suis encore effaré.

De 1873 à 1875, je fis plus de quatre cent mille francs d'affaires, *rien qu'en chaussettes et en tricots de laine tricolores.*

. . . . .  
. . . . .

Tu sais la suite, mon enfant, et comment, entre mes mains pures de tout négoce malhonnête, mon petit pécule a fructifié.

Maintenant, si tu le veux bien, passons à l'histoire de notre race, de la noble race d'Israël.

Et d'abord, Zabulon, saches que :

Chez nous, sont nés les plus grands négociateurs, les plus habiles financiers, les trafiquants, les agioteurs et les usuriers les plus célèbres.

Chez nous, ont vu le jour les espions et les traîtres les plus fameux du globe. De Judas à Dreyfus, on les compte par milliers.

Des ancêtres aussi glorieux auraient dû passer à travers les âges et chez tous les peuples, au milieu d'un concert de louanges et d'une rosée de bienfaits.

Erreur, ô mon fils !

C'est courbé, au contraire, sous une épouvantable tempête de malédictions et d'outrages les plus humiliants, qu'Israël a vécu jusqu'à ce jour.

Et cela, parce que nous avons obéi à notre nature, parce qu'e nous suivons les ordres formels de notre religion.

Conçois-tu le loup broutant l'herbe tendre et le crocodile pompant le suc des fleurs ? Ces bêtes ont des dents faites pour déchirer les chairs. De quel droit nous fait-on un crime d'avoir des mains, aptes seulement à fouiller les poches ?

Jéhovah n'a-t-il pas dit d'ailleurs : « Israël domptera toutes les autres nations et elles devront lui être soumises »

Et le Seigneur n'a-t-il pas ajouté :

« Le bien du « non-Juif » t'appartiendra. »

Or, qu'avons-nous cherché, depuis que le monde est monde, si ce n'est d'essayer de dompter les autres peuples et de les dépouiller ?

Alors!...

Mais voici, ô mon fils ! que semble se lever au ciel l'aurore des jours promis. Ces jours heureux, ton père ne les verra pas sans doute, et tu seras peut-être, toi-même, assez avancé en âge quand ils brilleront sur Israël.

C'est pour cela, mon Zabulon chéri, je le répète, que j'ai écrit, pour toi, ces lignes quasi testamentaires.







## NOTRE RACE

Nous sommes, mon cher Zabulon, originaires de la Haute-Asie, et nos grandes villes étaient alors Troie, Carthage et Jérusalem.



A cette époque, nous pratiquions une religion des plus agréables, le *molochisme*, car notre Dieu s'appelait Moloch; un Dieu qui aimait beaucoup les sacrifices humains.

La statue de notre divinité, qui s'élevait sur la place principale des villes, était haute de dix mètres environ, creuse et en airain.

Les jours de grande fête, on entassait dans Moloch quelques centaines de victimes, femmes, enfants, vieillards, non Juifs, naturellement. On allumait ensuite un immense brasier, et quand Moloch n'était plus qu'un bloc de métal rougeâtre, nos ancêtres poussaient de grands cris de joie et se livraient à mille folies.

Cela te donne, mon enfant, une idée de la majesté de nos fêtes religieuses d'alors.

Indigné de nos plaisirs, on ne sait pourquoi (car cela ne le regardait pas), Nabuchodonosor, en l'an 600, nous déclara la guerre, remporta sur nous de grandes victoires, et finalement nous emmena en captivité à Babylone.

En exil, nous nous habituâmes vite à notre sort. Aussi, quand on voulut nous remettre en liberté, cela nous chagrina beaucoup, car nous avions vivement trouvé le moyen d'accaparer, pendant notre captivité, la généralité des richesses des particuliers et de la haute domesticité des palais.

Nous voilà donc, malgré nous, de retour dans notre pays, en Judée.

N'osant plus sacrifier publiquement à Moloch, nos pères se vouent au culte du Veau d'Or.

Devant la statue du Dieu, en bel or fin, toute la population, aux jours de fête, venait boire, danser et rire, et chacun de raconter à son voisin les mille et un bons tours, usités dans son commerce.

Je n'ai pas à te raconter, mon cher Zabulon, la venue du Christ en Judée. Je tiens seulement à te faire remarquer, que Jésus était Nazaréen et non Juif.



Parmi les douze apôtres qui suivaient ce Nazaréen partout, existait, heureusement, un vrai Juif, nommé Judas Iscariote.

Ce fut notre premier grand Traître.

Son histoire, tu la connais.

Il vendit Jésus pour trente deniers, ce qui, entre nous, est un prix plutôt dérisoire. C'est même la seule chose qu'on puisse reprocher à Judas.

Dans la succession des siècles, Judas devait avoir, heureusement, des imitateurs plus experts, et surtout moins désintéressés.

Je vais, maintenant, mon cher Zabulon, te raconter chronologiquement les principaux hauts faits, malheurs et vicissitudes de notre race, depuis Jésus-Christ. . . . .

En l'an 70, eut lieu la destruction de Jérusalem par Titus, un infâme empereur Romain qui ne pouvait pas nous souffrir. Onze cent mille Juifs périrent. Les autres prirent la fuite.

Voilà donc, mon cher Zabulon, nos ancêtres dispersés à travers le monde.

Que vont-ils faire?

Vont-ils se fondre avec les peuples qui vont les hospitaliser?

Pas si bêtes!

Il y avait à peine quelques années qu'ils étaient installés chez les peuples d'Occident, que déjà ils avaient tous un joli magot de côté.

Dans chaque ville, ils avaient formé un clan à part, se maintenant étroitement unis, se mariant exclusivement entre eux, et continuant en cachette l'admirable culte à Moloch et au Veau d'Or.

Je ne veux pas t'entraîner à la suite de nos pères

dans toutes les parties du monde, où ils s'implantèrent, en s'enrichissant aux dépens des gouvernements qui eurent la naïveté d'être bons pour eux.

Je vais les suivre uniquement en France. Du reste, comme dans tous les pays, nos aïeux se conduisirent de même façon; leur histoire, hors France, ne serait qu'une simple répétition.

Commençons au *vi<sup>e</sup>* siècle, époque où régnait le roi Childebert.

Le quartier qu'habitaient nos aïeux alors, s'appelait le *Ghetto*, et comme, de nos jours, tu aurais cherché en vain, parmi l'agglomération des masses sordides que comportait ce quartier, un seul Juif exerçant un métier manuel, un seul Juif assez serin pour travailler à la sueur de son front.

Nos ancêtres étaient soit usuriers, soit brocanteurs, soit marchands d'or ou de pierres précieuses, la plupart, exerçait même tous ces métiers à la fois, et ça leur réussissait.

Nos grand'mères, elles, fabriquaient et vendaient des poisons violents et des drogues malfaisantes; beaucoup d'entre elles se livraient à la sorcellerie et à toutes sortes de pratiques excellentes pour gruger les chrétiens et s'en débarrasser promptement au besoin.

Il n'y a pas de sot métier.

Par des prêts usuraires, du reste, nous tenions déjà une foule de gens, et nous aurions vécu tranquilles si, un vilain jour, quelques-uns des nôtres n'avaient pas commis l'imprudence de suivre en





ricanant les processions et d'insulter les goym qui s'y trouvaient.

Le bon peuple idiot, qui s'était laissé gruger sans rien dire, par nous, pendant de longues années, se fâcha alors tout rouge, et vint, en grand cortège, prier Childebert de faire justice.

Le lendemain, Childebert faisait proclamer, à son de trompe, par les rues, un bel et bon édit royal enjoignant aux Juifs, en guise de punition, d'avoir à rester cachés, chez eux, depuis la Passion jusqu'à Pâques.

En finauds, nos pères plièrent l'échine et se firent tout petits. Des années se passèrent ainsi. Ils volaient et usuraient toujours, mais de façon à ne pas trop éveiller l'attention publique, tant et si bien que les *goym* furent touchés par leur feinte humilité. On leur pardonna, et même quelques hauts emplois leur furent octroyés. C'est ainsi qu'un Juif nommé Ferragus fut, pendant quelque temps, médecin du grand Charlemagne. Plus tard, Louis le Débonnaire nous permit aussi certains trafics financiers. C'était trop beau pour durer.

Un des nôtres, par sa maladresse, nous fit encore du tort.

Charles le Chauve, qui avait été, encore, meilleur pour nous que ses prédécesseurs, avait commencé par accorder le titre de citoyen à tous les Hébreux habitant le royaume. Il avait pris ensuite comme intendant de ses finances un Juif nommé

Judas, et fait son médecin d'un autre Juif nommé Sédécias.

C'est ce Sédécias qui « gaffa ».

En 877, Sédécias, de connivence avec Judas, empoisonne Charles le Chauve, et, l'imbécile, au lieu de faire passer son opération sur le compte d'un chrétien, se fit prendre presque aussitôt.



Tu penses bien, maintenant, que ce ne fut pas pour le simple plaisir de tuer son protecteur que Sédécias se fit assassin, et que l'argent de l'étranger y était bien pour quelque chose, mais, encore est-il, l'essentiel était de ne pas se faire pincer.

Et voilà aussi, qu'à cette époque, d'autres coreligionnaires se signalèrent par des imprudences du même genre, imposées il est vrai par notre sainte religion.

On trouva quelques cadavres de jeunes vierges chrétiennes, que nos rabbins avaient assassinées la veille de notre Pâques, pour se procurer le sang nécessaire à nos pains azîmes.

On eut donc de nouveaux ennuis pendant plusieurs années, et cela ne fit pas précisément marcher notre commerce.

Enfin, nous voici sous le règne de Philippe II, et la paix nous revint.

Nos pères se ressaisirent, et purent alors ruiner, en l'espace de cinq à six ans, la presque totalité des petits boutiquiers de Paris.

Mais il est dit qu'on ne peut jamais nous laisser travailler longtemps à notre aise. Le peuple se plaignit encore de nous, et le misérable Philippe II eut l'ignominie de donner l'ordre d'emprisonner tous les Israélites du royaume. En même temps, il confisquait tous leurs biens.

Ce fut l'abomination de la désolation.

Tout Juif qui voulut être libre, dut payer au Trésor quinze mille marks d'argent, et l'édit ajoutait que tous les débiteurs des Juifs étaient de droit, libérés de leurs dettes.

Une infamie quoi !

On se cotisa alors, et tous les Juifs, ceux-là même qui se livraient à la mendicité, trouvèrent, du jour au lendemain, les quinze mille marks nécessaires à leur libération.

On sait se soutenir en Israël !

Naturellement, quand nos grands parents furent libres, ils déclarèrent, en versant des torrents de

larmes, qu'ils n'avaient plus en poche de quoi acheter un méchant oignon de Judée.

Ça prend toujours avec les *goyim*, les sanglots.

En 1182, les affaires ayant de nouveau assez bien marché, les Juifs se trouvèrent encore à la tête de fortunes assez grandes pour leur permettre de prêter au roi, à un taux raisonnable, bien entendu, l'argent qui lui était nécessaire pour faire la guerre aux Anglais et aux Flamands.

Entre temps, par exemple, on eut encore un ennui sérieux, car on vint à découvrir notre code religieux, le Talmud, qui nous ordonne, comme tu le sais, de traiter en simples bêtes tous les peuples qui ne sont pas Juifs, car dit le « Talmud », avec tant de raison, ce sont de *véritables bêtes*.

Tu penses, mon cher Zabulon, combien cette découverte irrita les chiens de *goyim*.

On brûla sur le champ, publiquement, tous les exemplaires du livre vénéré, et l'odieux roi Saint-Louis, qui autrefois avait protégé Israël, entra dans une violente colère contre nous.

Par édit royal en date de 1269, il fut enjoint à tous les Juifs, sans distinction, de porter sur leurs vêtements une marque destinée à les faire reconnaître des autres sujets.

Cette marque distinctive consistait en un empiècement jaune, ce qui nous fit cependant moins de chagrin que toute autre couleur, puisque le jaune, c'est la couleur de *l'or*.

Cette marque infamante fut nommée la *Rouelle*.

En 1271, à la suite de nouvelles peccadilles de



nos coreligionnaires, Philippe le Hardi les força à ajouter à leur coiffure une corne qui leur retombait derrière la tête, pour qu'ils fussent reconnus, même de dos, et défense en outre fut faite aux Juifs, d'avoir à leur service des domestiques d'une autre race que la leur.



Tu vois, encore une fois, le tort que cela nous fit dans notre commerce.

En 1306, l'abominable Philippe IV prend le parti de nous expulser en masse. Il fallut partir, mais nous ne quittâmes pas la France les mains vides, tu le conçois.

En 1315, nos pères reviennent en France et tentent de faire envahir cet ignoble pays par les Maures. Leur tentative échoue malheureusement, et plusieurs sont mis à mort.

Les autres gagnent au plus vite l'étranger, et on apprend alors, que pendant leur exil, nos ancêtres avaient tenté, en Espagne, le même coup, la même invasion barbaresque qu'ils venaient de voir échouer en France.

Pendant de longues années, tout ceci nous fit beaucoup de mal.

Jamais lassés, nos aïeux se retrouvèrent cependant établis en conquérants, sous Charles V, dont ils surent habilement capter la confiance, au point de lui faire rendre un édit en leur faveur, édit déclarant que : *Tout Juif serait cru, sur serment, au sujet des sommes qu'il pouvait réclamer.*

Ah ! mon cher Zabulon, quelles belles opérations financières Israël dut faire à cette époque !

En 1386 et 1394, les Parisiens vexés de notre honorable aisance, massacrèrent un grand nombre de nous, et Charles VI nous expulsa, une fois de plus, en masse, mais avant de partir, par exemple, et pour se venger, nos pères empoisonnèrent l'eau de la plupart des fontaines publiques, ce qui fit crever, en un rien de temps, une belle quantité de nos ennemis.

Deux siècles durant, on n'entend plus parler de nous.

Nos aïeux reparaissent au début du XVII<sup>e</sup> siècle. L'un d'eux, nommé Élie de Montalde, est le méde-

cin de Marie de Médicis, et la France est presque complètement à nous.

Ce qu'on fit alors de bénéfices !

Louis XIII nous chasse, toujours à la suite de bêtises insignifiantes, mais nous revenons sous Louis XIV, et comme ce dernier roi nous laisse faire, nous nous engraissons si bien et si vite, que sous Louis XV, il y a parmi les nôtres, des Juifs qui héritent de vingt à trente-cinq millions à la mort de leurs honorables parents.

Pour l'époque c'était assez joli, n'est-ce pas ?

Sous Louis XVI, un édit royal supprime la *Rouelle* aux Juifs, et leur accorde des quantités de privilèges (on nous devait bien ça), mais ce qu'il y a d'amusant, c'est que, sous la Révolution, ce fut justement un juif, le cordonnier Simon, qui martyrisa, à la prison du Temple, le petit Louis XVII, le propre fils de notre protecteur, ce gros niais de Louis XVI, et c'est un autre coreligionnaire nommé Peyrera, qui déclarait, sous la Terreur, vouloir « livrer chaque jour, quinze mille têtes de nobles à la guillotine. »

C'était le bon temps à ce moment-là.

Ça devait continuer.

Le 24 Février 1790, nos pères achètent les votes des membres de l'Assemblée Nationale et se font déclarer, enfin, citoyens Français.

Nous voilà libres !

Allons-nous nous illustrer par quelque haut fait de guerre ? Par une belle action ?

Tu penses, mon Zabulon, que ce n'était pas le moment !

C'était l'instant ou jamais de nous gaver. Nous n'y avons pas manqué.

Sous Napoléon I<sup>er</sup>, qui ne nous aimait guère, pourtant, un des nôtres, Fould, devient régent de la Banque de France, et on vit apparaître, pour la première fois, ces fameux Rothschild qui devaient râfler tant de jolis millions aux sales Français.

Sous Louis-Philippe, un Juif, nommé Deutsch, un malin, celui-là, fils de Rabbín, livre, pour cinq cent mille francs, la duchesse de Berry qui l'avait tiré de la misère, et l'avait comblé de faveurs.

Sous le gouvernement de la Défense nationale, nous sommes tout à fait au pouvoir, et nous avons coopéré de toutes nos forces à l'écrasement de la France, pendant la guerre de 1870, par nos agiotages sans nombre.

Nous roulons sur des milliards.

On ne compte plus nos trahisons.

C'est une agence juive qui pousse la France à la guerre à l'aide de fausses nouvelles.

C'est une juive illustre, M<sup>me</sup> Païva, qui renseigne les Allemands sur les faits et gestes des hommes d'État français, et les honorables MM. Rothschild aident puissamment cette femme de bien dans sa tâche glorieuse.

Quantaux petits espions Israélites, on en découvre tous les jours, et on en fusille malheureusement quelques-uns.

Ceux d'entre nous qui n'espionnent pas, suivent



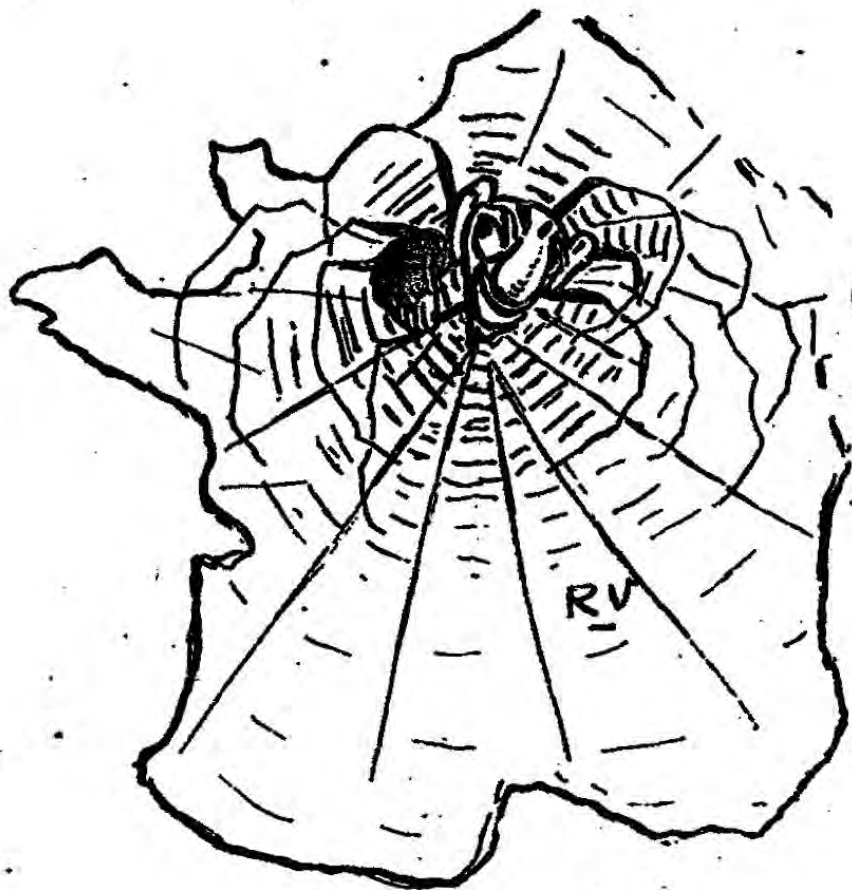
les troupes, par caravanes, et dépouillent les cadavres, après le combat.

Tu n'as pas idée, mon cher Zabulon, de ce qu'on s'est enrichi à ce moment.

A Waterloo, en une seule nuit, un de tes oncles a râflé sur les morts, pour plus de soixante mille francs de montres, de chaînes, de bagues et de menus bijoux.

Maintenant, mon cher fils, vois dans le chapitre qui suit, le chemin fait par nous depuis la Révolution, et la situation que nous occupons aujourd'hui, en France.





## LE RÈGNE D'ISRAËL

### Ce que nous sommes

La plus grande maison de banque du monde, c'est l'honorable banque Rothschild frères, des coreligionnaires d'origine allemande, comme tu le verras plus loin. Le siège social de MM. de Rothschild est à Paris, sous la haute direction du chef de la famille, Alphonse, qui est, par-dessus le marché, le régent de la Banque de France.

Quelles andouilles, tout de même, ces Français!

C'est la banque Rothschild qui fait la hausse et la baisse sur toutes les Valeurs françaises. Les trois quarts des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer, de cuivre et de houille sont réparties entre tous les membres de la famille. Les puits à pétrole sont à eux aussi, et ils sont, en outre, les plus gros actionnaires de toutes les Compagnies de chemins de fer d'Europe.

Ceux de nos coreligionnaires qui ne font pas de la banque trafiquent sur les blés, comme le gendre de M. Alphonse de Rothschild, M. Michel Ephrussi, un homme charmant, qui gagne des millions chaque année dans cette partie-là.

Le *pain cher*, c'est donc encore à nous que ces brutes de Français le doivent.

Marche dans Paris, maintenant, Zabulon. Sur cinq enseignes de commerçants, tu liras quatre noms juifs au moins.

Et sais-tu, d'où les propriétaires de ces magasins font venir la marchandise qu'ils vendent ?

De nos Fabriques allemandes ou anglaises, mon fils, ce qui fait qu'il y a tant de Français sans travail.

Nous sommes à l'heure actuelle les plus grands envahisseurs et les plus grands accapareurs du globe, c'est certain.

Dans les manufactures de l'Etat, les directeurs et les ingénieurs sont des nôtres, pour la plupart.

Exemple :

Il y a cinq manufactures d'allumettes en France.

Ces cinq manufactures ont chacune à leur tête. qui?... un coreligionnaire !

Parcours « l'Almanach national », cherche les noms des fonctionnaires de l'État qui sont de notre race, et tu verras que ton pauvre père n'invente rien.

Donc, mon cher fils, nous sommes *tout* et nous pouvons *tout*, et je ne saurai trop te le redire. Mais si nous arrivons toujours à réaliser nos ambitions et nos rêves, c'est que nous possédons au plus haut degré, cette vertu qui manque aux autres peuples : *la ténacité*.

Sois tenace dans la vie, Zabulôn ! Sois-le toujours ! quand même ! Ne te dis pas : tel moyen n'est pas légal, mais examine si ce moyen est facile à mettre en pratique, même s'il y a des inconvénients ; les inconvénients, vois-tu, on en vient facilement à bout, avec un peu de rouerie.

Le côté cœur, sensiblerie, etc., je le passe, n'est-ce pas, sous silence. En bon Israélite, ce n'est pas à des niaiseries aussi ridicules que tu t'arrêteras.

Attention, cependant, mon cher fils ! Autant il est inutile, dans la vie, d'être un sensiblard et un honnête homme, autant il est important, quelquefois, de paraître avoir tous ces travers-là.

D'un individu qui se donne franchement pour la fripouille qu'il est, chacun est en méfiance.

D'un malin qui affecte habilement d'être un honnête homme, nul ne se garde à carreau.

Dans n'importe quelle circonstance, pousse des



cris indignés, et réclame-toi à chaque instant des grands principes d'honnêteté, d'humanité, de liberté et de fraternité. Ça fait très bien auprès des *goyim*, et... ça coûte si peu !

Maintenant, mon cher fils, la moitié de ma tâche est achevée. Tu sais ce qu'ont été tes pères.

Sur les feuillets que tu as parcourus, tu as pu voir de larges taches, à première vue suspectes. Saches, de suite, que ce sont des larmes, mes larmes, de bonnes grosses larmes de joie que j'ai versées, en retraçant d'une plume respectueuse, l'histoire de notre race.

Et cette lecture achevée, je te vois déjà, mon Zabulon, vibrer de tout ton être, l'œil étincelant d'orgueil, pousser, à ton tour, ce cri qui a toujours su nous rallier — envers et contre tous.

— Vive Nous !

\*  
\* \*

Par l'affaire Dreyfus, que tu connais admirablement, tu as pu voir, mon fils, comment nous savons nous soutenir en Israël. Aussi je n'aborderai pas ce sujet.

Ce dont je vais maintenant t'entretenir, c'est de notre famille royale, de MM. de Rothschild.

Personne, chez nos coreligionnaires, jusqu'à ce jour, n'a songé à écrire l'histoire de ces justes, de ces bienfaiteurs du Judaïsme et du monde entier. Pour toi, je vais combler cette lacune. Puisses-tu en retirer profit et reconfort.

## II<sup>e</sup> PARTIE

---



## NOTRE FAMILLE ROYALE

L'ancêtre le plus connu des honorables MM. de Rothschild, s'appelait Amschel. Il était le fils d'un petit colporteur de Francfort-sur-le-Mein et de demoiselle Suzanne Lechmich.

Il naquit en 1743.

C'était un joli petit garçon, futé comme un jeune renard.

A l'âge de cinq ans, il aidait déjà son père dans les foires d'Allemagne, en « cachant » dans ses poches tous les mouchoirs qui sortaient un petit peu des poches des gens qui passaient.

Après un bon lavage, maman Amschel revenait les mouchoirs qui étaient neufs, et ceux qui étaient usés servaient à la famille les jours de grandes fêtes israélites.

Oh ! le malin petit garçon !

Malheureusement, le petit Amschel Mayer perdit ses bons parents à l'âge de quinze ans.

Amschel eut beaucoup de chagrin, mais, comme son père lui avait dit, en mourant, que le chagrin ne nourrit pas, Amschel sécha vite ses larmes et continua courageusement le métier paternel pendant un an.

Un beau jour, qu'il était en train de vendre des lacets de corset à la femme d'un banquier de ses coreligionnaires, M<sup>me</sup> Oppenheim, le mari, qui se trouvait là, par hasard, s'aperçut, que, non seulement le petit Amschel ne donnait pas le compte de lacets à sa femme, mais qu'il venait aussi d'oublier, de lui rendre la monnaie sur une pièce de dix francs.

Cette innocente espièglerie décida de la fortune du jeune colporteur.

L'excellent M. Oppenheim, qui s'y connaissait en hommes, tapa sur l'épaule du jeune Amschel.

— Dès demain, tu seras employé chez moi, — lui dit-il.

Amschel eut vite un rapide avancement à la maison Oppenheim, et il en profita pour se marier avec une jeune et ravissante fille de sa race, M<sup>lle</sup> Gutta Schnapper, qui lui apporta une gentille dot.



Au bout de dix ans, Amschel savait tout ce qu'on peut apprendre dans le noble métier de financier israélite, et ayant mis un beau magot de thalers de côté, il fonda, à son tour, une maison de banque.

En changeant ainsi de position, Amschel changea aussi de nom, pour se distinguer d'une foule d'autres Amschel, établis depuis plus longtemps que lui dans la finance, et pour qu'il n'y eut pas, à l'avenir, confusion entre lui et eux.

Au-dessus du seuil de la maison paternelle se balançait, autrefois, un écu rouge, rongé par la rouille. En souvenir de cette vénérable enseigne, Amschel se fit appeler *Red-Schild*, ce qui veut dire : *Écu rouge*.

Depuis, l'orthographe du nom a varié un peu, puisque les honorables banquiers de la rue Laffitte signent maintenant *Rothschild*.

Amschel s'installa alors dans sa ville natale, à Francfort, et, en fort peu de temps, grâce à d'excellentes combinaisons de bourse, il sut se mettre dans les bonnes grâces du margrave de Hesse, qui possédait des richesses incalculables.

Le brave garçon savait bien ce qu'il faisait.

Il avait suivi toutes les phases de la Révolution et avait appris à temps que l'armée de Sambre-et-Meuse, sous la conduite du général Hoche, allait s'emparer de Coblentz.

Connaissant la frousse intense que les armées de la République Française causaient aux petits souverains Allemands, Amschel Mayer, de longue

main, en avait profité pour semer une douce terreur dans l'âme de son ami et client, le richissime margrave de Hesse.

Souvent il lui disait :

— Majesté, si ces coquins de Français arrivent, fuyez au plus vite, il y va de votre précieuse existence.

— Mais mes biens? — clamait éperdument l'imbécile de margrave.

— N'avez-vous pas des amis dévoués et obscurs, dans mon genre... à qui vous pourriez les confier en toute sécurité?

Note, mon cher Zabulon, que chaque fois qu'il se permettait de donner ce conseil au prudent margrave, Amschel avait eu soin au préalable de lui faire gagner facilement, la veille, un assez important bénéfice.

Bref, quand Coblentz fut pris, le margrave était depuis plus de vingt-quatre heures en fuite, et la plus grosse partie de sa fortune (deux millions de florins) se trouvait en dépôt chez Amschel Mayer.

Tu imagines sans peine, mon fils chéri, si l'ancêtre de nos glorieux coreligionnaires profita de l'aubaine que lui envoyait Jéhovah, et quel profit il sut en tirer, en agiotant et en prêtant à usure.

D'un seul coup, en 1811, Amschel put prêter au gouvernement Danois, la somme rondelette de dix millions de thalers (le thaler vaut au cours moyen 3.70) et cela sans nuire à ses autres opérations financières.

Oh ! le véritable et parfait Israélite, mon cher enfant ! que cet excellent Amschel Mayer ! et combien ses descendants doivent vénérer sa mémoire !!

Jamais il ne voulut comprendre le sens de ce mot inventé par les « goym » : *Patriotisme*.

Du moment qu'un homme ou une nation lui semblait avoir de grandes chances de réussir, il n'en demandait pas davantage.

Il fut fournisseur de tous les gouvernements, et Napoléon sut ce qu'il lui en coûta de l'avoir nommé un beau jour fournisseur de ses armées.

Ce que les sales soldats Français mangèrent de farines et de légumes secs avariés, grâce à Amschel, à cette époque-là, n'est rien de le dire.

Nos coreligionnaires qui fournissent l'armée française de nos jours, pourront trafiquer tant qu'ils voudront sur les fournitures militaires, mon cher Zabulon, jamais ils n'arriveront au degré de perfection atteint par le brave et vénéré Amschel.

Et toujours si simple comme homme !

A Francfort, le berceau de ses jeunes ans, où il voulut finir ses jours si honnêtement remplis, on pouvait le voir, toujours vêtu de même.

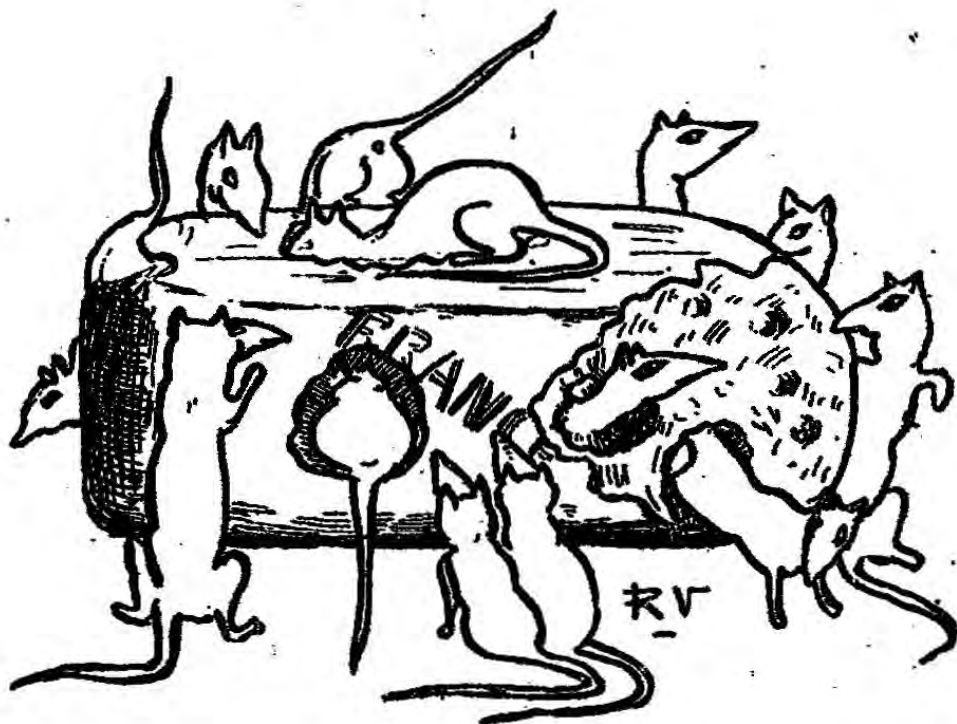
Une grosse redingote, une cravate bleue, des guêtres sales et un vieux parapluie, constituaient sa toilette immuable de tous les jours.

En tout et pour tout, le noble Amschel Mayer sut pratiquer l'art de multiplier, car si, en 1812, date de sa mort, il avait fait quinze millions de bénéfices, ces quinze millions durent être par-

tagés entre les dix enfants qu'il avait eus de son mariage avec M<sup>lle</sup> Gutta Schnapper, sa vertueuse et digne compagne.

Dix enfants, oui mon Zabulon, cinq garçons et cinq filles aussi jolis et aussi commerçants que leur père.

Au moment de sa mort, le vénérable Amschel fit appeler ses fils à son chevet :



— Je vous donne l'Europe — leur dit-il — vous pouvez voler maintenant de vos propres ailes, et rappelez-vous toujours cette parole de l'Éternel : — Vous réduirez les nations en esclavage et elles vous seront soumises.

Et le saint patriarche rendit sa belle âme à Jéhovah.



Ah ! mon fils bien-aimé, puisses-tu suivre aussi bien mes conseils, que les fils d'Amschel Mayer suivirent celui de leur regrettable père.

Ces cinq fils avaient nom Anselme, Salomon, Nathan, Charles et James. La première chose qu'ils firent, fut de fonder, en commun, une immense association financière, dont le siège resta à Francfort et les succursales s'établirent à Vienne, Naples, Londres et Paris.

Et ainsi, ils réalisèrent bientôt le désir paternel.

A partir de ce moment, peuples et rois ne peuvent rien faire sans leur concours.

De 1813 à 1814, ils prêtent aux puissances coalisées tout l'argent nécessaire à l'écrasement de la France.

A Waterloo, un seul des cinq frères, Nathan, gagne en deux jours cent trente-cinq millions en roulant cette fois les Anglais et voici de quelle ingénieuse façon :

Nathan qui avait un service d'espionnage des plus complets, sut, on ne sait comment, l'écrasement des troupes napoléoniennes vingt-quatre heures avant l'arrivée des premières dépêches à Londres.

— Pourquoi — se dit-il — ne gagnerais-je pas encore quelques millions en spéculant sur la nouvelle.

Il se rend aussitôt à la Bourse de Londres, et là, d'un air navré, il raconte que les « cochons de Français » sont vainqueurs et que tout est perdu.

Une heure après, les fonds anglais tombaient à

un cours dérisoire et, en sous-main, Nathan en faisait acheter d'énormes quantités à vil prix.

Le lendemain seulement, on apprenait à Londres le terrible échec de Napoléon. Les fonds Anglais remontaient et Nathan Rothschild, revendant ce qu'il avait acheté à vil prix, la veille, gagnait ainsi cent trente-cinq millions d'un seul coup.

Tu vois, mon cher fils, à quels beaux résultats on peut arriver avec de la conduite et un peu de perspicacité ?

Cette excellente opération acheva de consolider pour toujours la fortune de MM. de Rothschild.

A sa mort, Nathan laissa un fils, Lycnel de Rothschild, qui lui succéda, à la succursale de Londres.

A partir de cette époque, la fortune des cinq frères ne fit que croître et embellir.

Jéhovah les favorisait visiblement.

Salomon, le deuxième frère, à qui avait échu la succursale de Vienne, devint membre du Reichsrath autrichien.

Salomon eut un fils nommé Anselme qui mourut en laissant trois enfants : Nathaniel, Ferdinand et Albert de Rothschild.

Anselme, le troisième frère, qui continua à diriger la maison mère de Francfort, fut également l'objet de distinctions des plus flatteuses de la part de tous les souverains étrangers.

Il mourut sans postérité.

Charles, qui fonda la maison de Naples, fut aussi heureux et aussi comblé de jouissances que

ses frères, et ce fut lui qui constitua les finances du Piémont et de la Toscane, en se chargeant d'emprunts s'élevant à plus de deux cents millions.

Également, Charles mourut sans postérité.



Enfin, James, le dernier des cinq frères, et qui est le père de notre admirable coreligionnaire, M. Alphonse de Rothschild, eut une existence aussi exemplaire.

C'est lui qui fonda la succursale de Paris en 1812, et c'est lui qui fut le plus malin de toute la famille.

Sous la Restauration, en 1823, il souscrit un emprunt de cinq cents millions sur lequel il rafla un bénéfice considérable, comme bien tu le penses, et en même temps, il se charge de tous les grands emprunts de toutes les puissances d'Europe. Il s'occupe de chemins de fer, et notamment fait construire le chemin de fer du Nord, sur lequel il gagne de suite une trentaine de millions.

A un moment, par exemple — et cela va te faire voir, Zabulon, qu'il faut toujours avoir du toupet — à un moment, dis-je, on crut que cela allait mal tourner pour lui.

En 1847, à la suite d'un habile accaparement de blé, il y eut une grande disette à Paris, et malgré toutes les précautions qu'il avait prises, le respectable M. James de Rothschild fut reconnu l'auteur de cette disette. Un an après éclatait la Révolution de 1848, et le peuple furieux commença à brûler, pour se venger, le splendide château que le baron possédait à Suresnes.

L'instant était critique et bien d'autres à la place de l'honorable vieillard eussent songé à la fuite. Lui n'y songea pas un instant :

— Il y a encore trop d'argent à ramasser en France pour partir si vite — dit-il à ses enfants éplorés, en secouant énergiquement sa belle tête de patriarche.

Il resta.



Seulement il fit venir Caussidière, qui était le préfet de police actuel.

Il ne lui dit pas :

— Je remets *ma* fortune entre vos mains, faites-la respecter.

Simplement il lui dit :

— Je remets *votre* fortune entre vos mains.

Le soir même, Caussidière faisait placer à la porte de l'hôtel Rothschild, deux cents hommes de troupe, absolument comme de nos jours on met des escouades de police rue Laffitte et rue Saint-Florentin.

Les immeubles et meubles de Rothschild furent respectés et, trois mois après, le peuple idiot de Paris ne pensait déjà plus que c'était à notre digne coreligionnaire qu'il devait d'avoir crevé la faim si longtemps.

Ah ! non, il ne s'effrayait pas si vite, le loyal homme, et l'histoire qu'Édouard Drumont a racontée de lui est bien vraie.

Un jour, entre chez le baron James, un grand personnage de l'Empire, le comte de Morny.

— Prenez une chaise — fit le vieillard sans se retourner.

— Pardon — fit le visiteur — je suis le comte de Morny.

— Parfait — répliqua alors le baron James, du même ton — eh bien, prenez-en deux.

Et ce qu'il connaissait la valeur de l'argent !

Pour sortir, il n'emportait jamais plus de quatre à cinq francs, et encore ces pièces étaient-elles

soigneusement renfermées dans un porte-monnaie fermant à clé.

Marié avec une de ses nièces, fille de son frère Salomon de Rothschild, il en eut quatre fils : Edmond, Gustave, Alphonse et Nathaniel de Rothschild.

A sa mort, le vénéré baron laissa à ses fils près de un milliard et demi, cinquante-et-une maisons à Paris, un château au bois de Boulogne, un château plus magnifique encore qu'il fit bâtir à Ferrières et qui renferme des trésors inestimables, l'hôtel de la rue Laffitte, où est installée la banque, et l'hôtel de la rue Saint-Florentin, où habite actuellement l'éminent baron Alphonse de Rothschild.

Le baron James laissa, en outre, des propriétés et des terres immenses, sises dans presque toutes les grandes villes d'Europe et une dizaine de palais à Naples, à Turin, à Florence et à Rome.

A leur mort, les quatre autres frères laissèrent, à peu de chose près, semblable héritage.

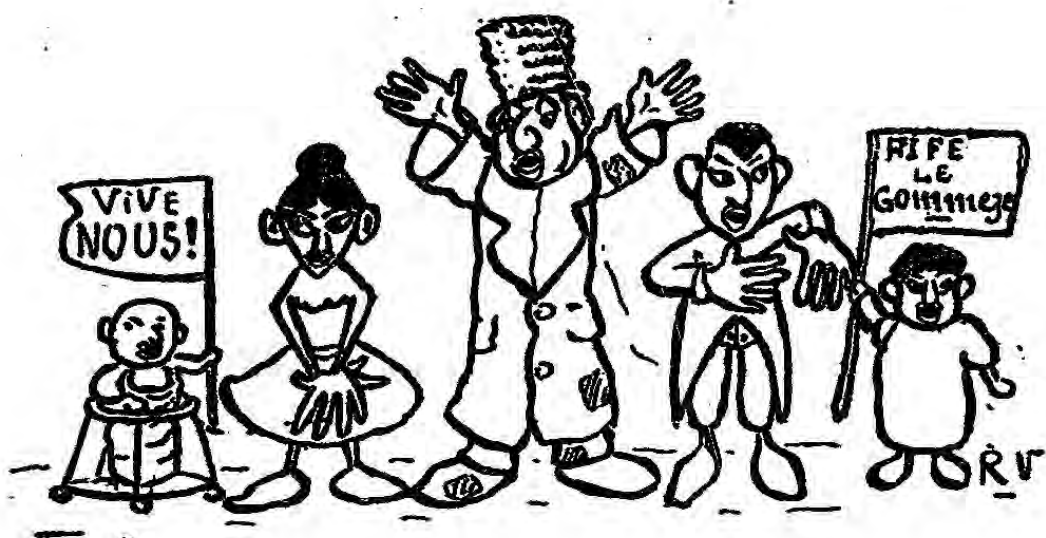
La fortune actuelle de cette noble famille peut s'évaluer, mon cher fils, à **VINGT MILLIARDS** c'est-à-dire, quatre fois la rançon que la France paya, en 1870, à la glorieuse Allemagne.

— Je vous donne le monde, vous pouvez voler maintenant de vos propres ailes, avait dit à ses cinq fils, en mourant, Amschel Mayer, le petit porte-balle de Francfort-sur-le-Mein.

Amschel Mayer était prophète en Israël, ô mon Zabulon.

### III<sup>e</sup> PARTIE





## POUR TES ENFANTS

Tu me rendras cette justice, Zabulon, que j'ai toujours été pour toi le plus prévoyant des pères. Quand, pour la première fois, mû par cet instinct si naturel chez nous, tu volas une pièce de cent sous dans ma caisse, je ne te grondai pas. Ton intelligence n'était pas encore assez formée. Tel l'oiseau qui essaie ses ailes au sortir du nid, *tu volais sans comprendre*. Simplement, aussi, je te dis en souriant : — « Ce n'est pas beau, mon mignon, de voler chez son père. » — Tu me regardas alors, de toute la force de tes bons petits yeux roux, et tu me dis : — « C'est donc beau, petit papa, de voler ailleurs ? »

Je veux que tes fils aient, dès la plus tendre enfance, conscience de ce que ta phrase ingénue contenait de forte vérité.

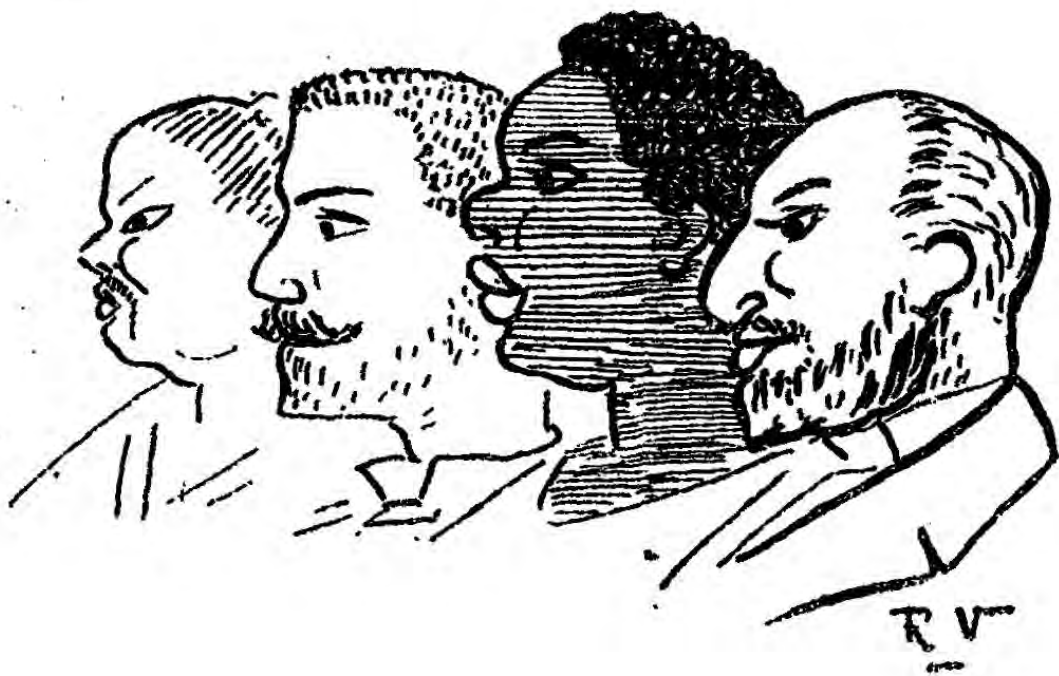


Oui, c'est beau, Zabulon, de voler ailleurs. de voler toujours, de voler partout !

C'est pour que cette vérité entre dans le cerveau de mes petits-fils, dès le berceau, que j'ai adjoint, à ce manuscrit, les fables, les contes, les chansons, les pensées et les maximes qui vont suivre.

Ces fables et ces divers récits, pour la plupart, m'ont été racontés par ton vénéré grand-père, avec ce bon accent « judische » qui berça mes jeunes ans. Pour leur garder toute leur saveur, c'est ainsi que je veux te les transcrire, aujourd'hui, à mon tour.





## LA CIGALE ET LA FOURMI

Un mossié Cicale, gui, tute l'édé, afait fentu tans sa macasin, tu pon marchantise vranzaise, surleguel il n'afait rien di tout à cagner, se trufa à ne blus afoir té l'archent, tétans son gaise, à la vin té l'année.

Alors mossié Cicale il alla trufer son foisin, mossié Chagob Phourmy, et le bria té lui brêder un bédit beu té l'archent, bour acheder d'andre pon marchantise vranzaise.

Mossié Chagob Phourmy, chusdement, il aimait bas, di tout, brêder té l'archent.

— Bourguoi, — gu'il lui tit, — gue fous achedez chamais tu pon gâmelodde à ma camarate Léfy te Vrancvort, mossié Cicale?

— Mossié Phourmy, — gué lui rébond mossié Cicale, — ché feux bas acheder chez mossié Léfy te Vrancvort, barce gue mossié Léfy te Vrancvort, il fend gué tu marchantise allemante, et gué ché suis un pon Vranzais.

Alors le mossié Chagob Phourmy il se mit à rire gomme un bedide paleine :

— Eh pien, mossié Cicale, — gu'il lui vait, — allez tonc, maindénant, témauter té l'archent aux mossiés vranzais, gui vous ont fendu tu si pon marchantise té Vrance.

Et l'impécile de Mossié Cicale il grêfa té vaim, tetans sa macassin, tantis gue lé malin Mossié Chagob Phourmy, il gontinua à cagner beaucu té l'archent, en fentant, en Vranze, tuchurs tu pon gamelodde de sa camarate Léfy té Vrancvort.

---



## LE CORBEAU ET LE RENARD

Mossié Gorpeau, un cran filain oiseau Vrançais, tenait tétans son pouche un cros morceau té vromache té Chester, té brempièrè gualidé.

Mossié Renard, un pon Zraëlide, par l'oteur alleché, s'abrocha alors de mossié Gorpeau.

— Tis tonc, mossié Gorpeau, — gu'il lui fait, —



fous afez bas honde, fous, un pon Vranzais! fous, un pon nazionalisde! té mancher tu vromache *Old Angland*, vabrigué bar la maison Mosé Ploch et Gombagnie.

Alors Mossié Gorpeau, gui édait un crand impécile de *goy*, il se met à grier: « Fous afez raizon, Mossié Renard — A pas les Chuifs! A pas les Chuifs! A pas *Old Angland*! »

Et le cros morceau té vromache te Chester, il tompe du pouche té Mossié Gorpeau tétans le pouche té Mossié Renard, un pon Zraëlide, gui, lui, griait chamais rien di tout, guand il édait en drain té mancher guelgué chose té pon.



## LA BELETTE

### ENTRÉE DANS UN GRENIER

Matémoizelle Sarah Beleth qui édait bas riche di tout, endra gomme tame té gombagnie chez une fieille tame Vranzaise, afeugle et righe. .

Tié d'Apraham! le pon blace! gu'elle afait trufé chez le fieille tame afeugle Vranzaise et righe, la ponne bedide temoizelle Sarah Beleth! Rien à vaire di tout, et beaucu té l'archent à cagner!

Au pout té teux ans, le ponne bedide maligne té Sarah Beleth, afait mis de godé au moins drende mille vrancs, tans son pon blace.

Un chur, le fieille tame afeugle Vrançaise et righe grêfa, et, té zuide, matemoizelle Sarah Beleth alla trufer Mossié le crand rappin Zadoc Kahn, gui la gonnaissait beaucu.

— Mon badronne il est grêfée, mossié le crand rappin, — gu'elle lui tit.

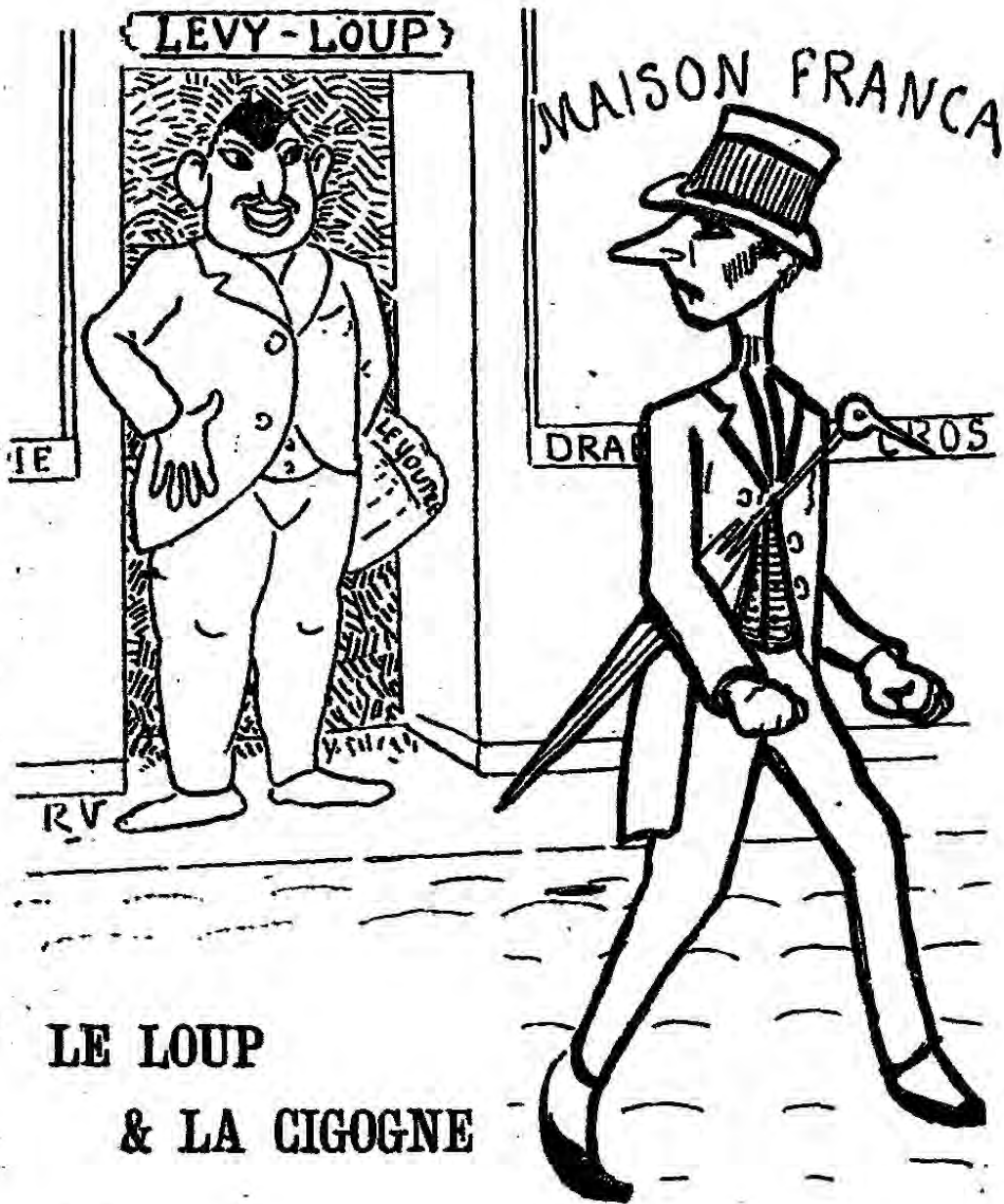
— Alors, mon envant, — gué lui vait Mossié le crand rappin Zadoc Kahn, en zouriant, — ché fus encache à brentre té zuite le bremier drain bour Milhouze.

-- C'est bas bossiple, ché beux bas té zuide, mossié le crand rappin. Chai bas engore ramassé tétans mon malle tus les pijoux tu fieille tame grêfée, mais ché brendrai le bremier drain témain madin, — rebondit alors Matémoizelle Sarah Beleth.

Mais le lentemain madin, Matémoizelle Sarah Beleth il édait arrêdée bar Mossié Gochever té la Zûredé, chusdement à gause tes pijoux.

#### MORALE

Il vaut tuchurs suifre, exadement, les gonzeils te Mossié le crand rappin Zadoc Kahn.



## LE LOUP & LA CIGOGNE

Mossié Moïse Loup se troufa un madin drès chêné, bour bayer un draide te drois cents francs.

Et mossié Moïse Loup il bleurait beaucu sur le seuil te son borde, en tisant :

— Mon Tié! mon Tié! gué ché suis tonc mal-hireux té bas boufoir bayer mon draide té drois cents francs!



Mais, dout à goup, mossié Moïse Loup il foit basser, tefant son borde, son foisin, mossié Cicogne, et il se met alors à grier beaucu plis vort :

— Mon Tié ! mon Tié ! mossié Cicogne, fous gui êdes ine ponne guadoligue, fous bourriez bas me brêder drois cents francs ?

— Drois cents francs ! et bourguoi vaire, mossié Moïse Loup ? — que vait mossié Cicogne.

— Mais bour aller à Rome me gonferdir, mossié Cicogne !... Gomment ! mossié Cicogne, fous safez bas le noufelle ! gué j'ai fait le foëu, le semaine ternière, t'aller me gonferdir à Rome ?

Et le mossié Cicogne, gui édait ine crande pède té guadoligue, il tonna té zuide drois cent francs à mossié Moïse Loup, bour aller se gonferdir à Rome »

Mais le lentémain, le mossié Cicogne il abbrend gue mossié Loup, afait tut simblement bayé son draide, afec ses drois cents francs, et il endra tans ine grande golère.

Il alla le trufer te zuide.

— Fous êdes ine filaine personnache ! et ine crosse ganaille ! mossié Loup — gu'il fait, afec un vigure tute rouche.

— Fous vâchez pas, mossié Cicogne — gue lui fait alors dranguillement mossié Moïse Loup. — Fous afez engore té la chance gue j'ai bas bordé fotre archent au syndigat Treyfous.



## HISTOIRE VÉRIDIQUE DE MADAME JUDITH MANASSÉ

Il y afait, audrevois, à Péthulie, un crant ville  
te la Chutée, ine cholie tame, gui s'abellait matame

Chudith, et gui était le fâme d'un cros gomerzant en plé, tu bays, Mossié Manassé.

Mais foilà qu'un peau madin, gu'il vaizait iné ghaleur te tous les tiaples, mossié Chudith, il tit à son fâme : — Matame Chudith, carte la maison matame Chudith, moi ché vais vaire un bédit dour tétans me : champs, afec mon fisil, bour duer tutes les gorpeaux gui poulèttent mon semence.

— Mets alors ton gasquedde, à gauze tu soleil, mossié Chudith — gue lui vait alors son fâme :

Mossié Chudith, il se mit à ricolier te zuide, en tisant à son fâme :

— Fas tonc ! fas tonc ! matame Chudith, mon dède il est bas en peurre de Mésobotamie. Il vandra bas, mon dède, matame Chudith !

Et mossié Chudith, il bardit, en chandant endre ses tents :

Barki, barka

Canati canata

Tétans mon dabadière

C'hai tu pon dabac.

Ah ! l'endèdé de mossié Chudith ! gomme il afait dort, té bas égouter son cholie bedide fâme !

Foilà gu'au pout d'un bedid cart d'heure té marge, gu'il se met à tire :

— Madin té zort ! mon fâme il atait tut de même raison, té me tire té brentre mon gasquedde. Mon vigure il doit èdre rouche gomme un domate.

Et tute a cu : Blouf ! Le foilà gu'il tompe vou-

droyé sur le roude, aboblixié! vini! grêfé! mort!

Si fous afiez fu, le lentemain, le baufre bedide matame Chudith, afec ses cholis œils tutes convlés té crosses larmes!

— Ah! mossié Chudith! mossié Chudith! — gu'elle vaizait — bourguoi gué t'as bas foulé m'égouder! Si t'afais bris ton gasguedde, tu serais bas auchourd'hui aboblixié, vini, grêfé, mort!

Et là foilà gui s'enverme tétans sa macassin bentant drois ans.

Té demps en demps, tes camarates té son téfunt mari ils fenaient la foir. Quelguefois alors, ils lui tisaient gomme ça, bour la gonzoler un beu :

— Tis tonc, matame Chudith, fous tefriez fous remarier, matame Chudith! Un cholie fâme gomme fous, c'est tommâche!

Alors, si fous afiez fu le viguré en golère té matame Chudith!

— Faut bas vous f... té moi, mossié Bloch — gu'elle vaizait — ché zuis gu'un vaiple fâme, mais si fous gondinuez ché vais fous f..... un soubière à dravers le popine!

Madin! il valait bas s'y vrotter!!

Mais foilà gu'un peu chour, on abbrend gue le roi Nabugodonor, ine crante ganaille gui aimait bas les Zraélites, ténait d'enfoyer son chénéral Holoverne bour assiécher Péthulie.

Alors matame Chudith se təcita à sordir de sa macassin et alla truffer le crant rappin :

— Tis tonc, mossié le crand rappin — gu'elle lui



vait — c'est-il frai gue cedde cranteganaille d'Holoverne il fa fenir ?

— Mon Tié ! matame Chudith, ché grois même gu'il est arrifé tépuis hier soir, bar le drain te sept heures guarande-cingue — gué lui rebligue le crand rappin, afec un baufre vigure tute poulversée d'éboufante.

Alors matame Chudith elle se mit a riganer, et a tire gomme ça :

— Eh pien, mossié le crand rappin, che fous bromet gue c'est la ternière fois gu'il brend le chemin-té-ver, bôur foyacher, le mossié Holoverne !

— Que fulez-fus tire, mon fille ?

— Ché feux tire, mossié le crand rappin, gue biendôt le filaine mossié Holoverne il aura berflu son dède.

Le fiel rappin il gombrenait rien di tout, et il regonduisit, chusqu'à son borde, matame Chudith en tisant en tétans de son bersonne :

— Che grois pien, gue c'est bludôt cedde baufre bédide matame Chudith gui a berdu son dède à vorce té bleurer son mari, l'honoraple mossié Chudith Manassé.

Gomme il se drombait, le crand rappin !

Un peau madin, foilà gué lon foit matame Chudith gui sort de sa macassin, afec sa pelle robe de felours chaune, un cholie chaîne té mondre en or, et tutes ses pagues en tiamants, et terrière ella, son fieille guisinière, matame Abimelec, qui bortait

dessus son bras, tu pon miel de Chérico et tes  
bedides vromaches te Hollante.



Et la foila gui sort de Péthulie, matame Chudith.  
La bremière bersonne gu'elle rengondre sur son  
roude, fut chusdement le carçon te bureau de  
mossié le chénéral Holoverne.

— Safez fous si mossié le chénéral est fisiple, ce  
madin ? — gu'elle lui fait d'un bedid air décaché.

Le carçon te pureau, gui afait bas un pon physio-  
nomie, il se mit à recarter, tu haut en pas, matame  
Chudith.

— Tis tonc — gu'il lui fait, d'une crosse foix —  
tu es bas une youbine, par haçard ?

Matame Chudith se mit à sourire très cracieusement :

— Égoudez, mossié le carçon de pureau — gu'elle lui vait — ché vas fous tire ine ponne chose, ché suis Chuife, c'est bossiple, mais c'est bas té mon vaute, le meilleure breuve, c'est gue ché guidde chusdement Péthulie, barcegue les Chuifs ils me tégouttent.

Et gomme le carçon te pureau il afait bas engore l'air pien gomme, matame Chudith se turna fers son fielle guisinière Abimelec :

— Tis tonc Abimelec — gu'elle lui vait — tu as seulement bas overt un choli morceau té pon vromache té Hollande a mossié le carçon te pureau té mossié Holoverne ! ?

Puis, recartant te nouveau le carçon te pureau, tuchurs en zouriant, elle lui tit :

— Ce vieux tame là, c'est mon tante Abimelec, c'est un fielle pête, gui gombrend rien di tout.

Alors le carçon te pureau, il se mit à son tour à zourire en tisant :

— Tu es un pon fille.

Et tout en ramassant son morceau te vromache te Hollante tétans son boche te redincotte, il gonduisit matame Chudith tétans le gapinet té drafail de mossié le chénéral Holoverne.

Le chénéral Holoverne, gomme dous les offiziers vranzais t'auhourd'hui, il brenait beaucoup d'abéritifs tans la chournée, et foilà gue matame Chudith vrappe à son borde, chusde au moment

où le chénéral il était en drain de vapriguer son quadrième abzinde gommée.

— Gui fa là ! — gu'il vait, afec un foix t'ifrogne, un véritaple foix d'offizier vranzais.

Fus bensez, si la baufre bedide matame Chudith téfait avoir ine beur derriple ?

— Mon Tié, mon chénéral — gu'elle vait d'un choli bedide foix touce, ché fous témante pien bardon, ché groiais bas fus térancher, ché m'en fais, ché m'en fais, mon chénéral.

Mais à beine le chénéral Holoverne afait-il aberçu matame Chudith, gue le foilà gu'il se met té zuide à vaire le choli gœur, en tisant :

— Mais endrez tonc matame. Fous en aller ! chamais té la fie, bar exemple !

— Et gomme matame Chudith afait l'air d'êdre engore tute evràyée, mossié Holoverne, il achouta :

— Fous allez pien agcebder guelgué chose té toux, afec moi, sans vazon ?

Alors matame Chudith brit un vigure tut à fait raturée :

— Ché témante bas mieux — mon chénéral — gu'elle lui vait chendiment — zeulement ché brendrai gu'un tout bedid ferre t'eau-té-fie té Tantzig, si fous en afez.

Un car t'heure abrès, l'impécile te chénéral Holoverne, il édait tute a vait camarate avec la maligne matame Chudith, gui lui afait ragondé gue les Chuifs la tégoudaient beaucu, et gu'elle édait pien gondende, té plis fifre, di tout, afec des gannailles aussi tégoudandes.



Au pout té huit chours, le crosse pête te chénéral Holoverne édait si pien gonfaingu, gue matame Chudith édait sa crante camarate, gu'il la laissait aller et fenir bardout dans son gazerne, avec le fieille guizinière Abimelec.

C'édait pien ce gue tésirait matame Chudith. Aussi ça la fit rire gomme un bedide égureuil, quand, un abrès-midi, le fieille Abimelec il lui dit :

— Tis tonc, matame Chudith, il a bas l'air souffent te berdre le dède, mossié Holoverne ?

Matame Chudith se mit alors à rire pien tafantache :

— As-tu un cran sac, Abimelec ? gu'elle lui rebond zimblement.

— Chai tuchurs un crand sac bour emborder guelgué choze — gué vait le fieille tomesdigue.

— Alors tu veras pien t'en afoir un crand ce soir — gue rebrend matame Chudith.

Ce jour-là, le mossié Holoverne il tonnait un pon poustifaille à ses camarates té l'armée, et il afait infité la matame Chudith à édre té la bardie :

— Mon Tié ! chénéral, fus édes drop chentil bour gu'on fous réfuze guelgué choze — gu'afait vait matame Chudith, seulement, mon fieux dande Abimelec il m'aggombagnera, à gauze gué che feux bas rendre tute zeule, tetans mon hôdel, le soir abrès tix heures.

— Fa ! pour le fieux dande ! — gu'afait rebondut tout choyeux le crande pête d'Holoverne.

A huit heures tu soir, tout le gombagnie il édait

à table, et téjà le crosse porc d'Holoverne il a fait tetans son fentre, au moins, drois ganards, et son vigure il était tute gramoisie, à gauze tu pon fin gu'il a fait, aussi, tétans son filaine fentre.

Ça vait rien, à chague insdant, matame Chudith lui tisait :

— Mon Tié ! mon chénéral, fous pufez bas di tout. Faut poire, mon chénéral, faut poire; mancher sans poire, ça faut rien di tout, pour le stomac !

— A ton sandé, belle matame ! — gué vaizait alors le crosse pourrique té chénéral.

Et tutes ses camarates, les officiers, ils pufaient aussi, gomme des éponches, en griaient :

— A ton sandé, matame Chudith ! à ton pon sandé !

— Si ché gondinue, pelle matame Chudith, ché grois gué ché fais técitément bertre le dède bour vos peaux œils—gué sé mit, tout a cu, a tire Holoverne.

— C'est chusdement ce gue ché feux, mon chénéral, — que faisait alors, matame Chudith, en tépouchant un noufeau pouteille t'eau-té-fie té Tantzig.

Envin, un bedid temi-heure abrès, le mossié Holoverne il roulait sous son table, en tisant tuchurs : — Si ça gondinue, ché grois pien gue che fais bertre le dède, matame Chudith !

Il groyait bas si pien tire, le crande filaine gagnaille.

Alors, quand tutes les camarates d'Holoverne

ils furent bardis te la salle à mancher, matame Chudith il abella son fieille guizinière.

— Tu as ton crande sac, Abimelec ?

— Voui matame Chudith.

Et foila gué matame Chudith s'abroche te cette crosse tégoudande d'Holoverne, gui tormait en vaisant :

— Ronf ! ronf ! ronf !

— Récartes tonc, Abimelec, s'il y a bersonne tétans le festibule — gue vait alors matame Chudith à son fieille serfante.

Le fieille Abimelec il recarte, et il dit :

— Che fois rien di tout.

— Alors arife ici, afec ton sac, ché fais te tonner un crosse dêde té gochon à meddre tétans — gue se met à tire matame Chudith.

Et couic. La foila gui goube, t'un seul goup, le dêde té cette tégoudande d'ifrogne t'Holoverne, afec un crand sapre, gu'elle afaît gaché, afant té fenir, tessous son grinoline.

Le fieille Abimelec il ricolait gomme un bedide chameau au piperon, et il tisait gomme ça :

— Bour un peau dêde té gochon, c'est un peau dêde de gochon ! matame Chudith !

Mais matame Chudith, il édait bas en drain di tout te tailler un pafette pien lonque, fus bensez pien.

Et la foila gui basse afec le fieille tomesdigue, téfant la borde te la gazerne d'Holoverne, en tisant, gomme tu les zoirs à la gonzièrche :



— Bour un peau dède de gochon....



— Gordon S. V. P. matame, c'est moi, matame Chudith. Bon nuit, matame.

Les foila défant Péthulie. Le fieille serfante il était tute essouvlée et tute en nache.

— Ché sens plis mon rate matame Chudith ! ché sens plis mon rate ! — g'uelle vaisait tut le temps.

Fus bensez gomme matame Chudith il égoutait le fieille Abimelec !

Un bedide temi-heure abrès, matame Chudith édaït tétans son fille nadale, et tut le monte il l'endourait en tisant :

— Fous afez fait un pon foyage, matame Chudith ?

Alors matame Chudith tira tu sac, te son fieille tomesdigue, le dède d'Holoverne.

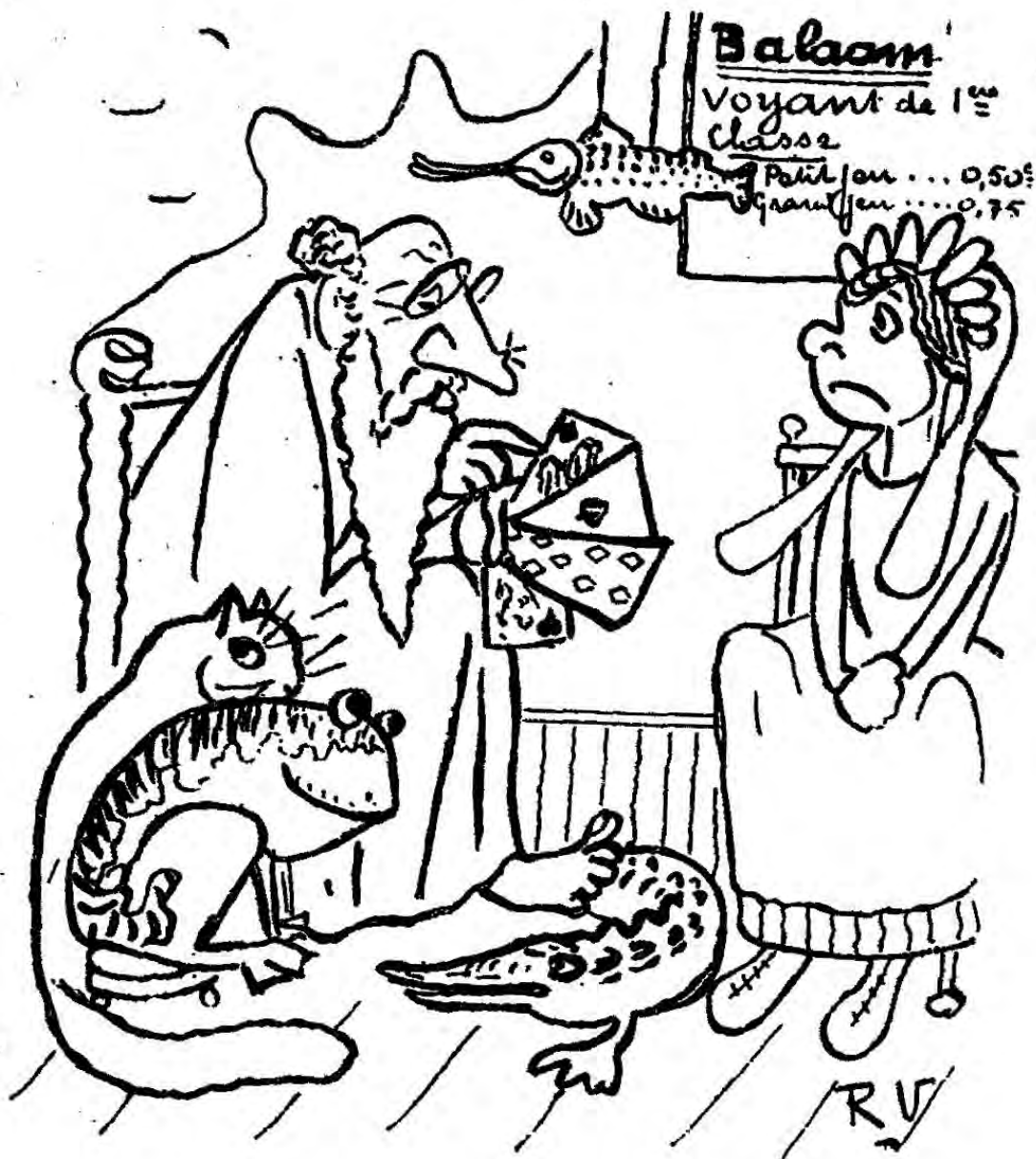
— Bas drop maufais, bas drop maufais ! — gu'elle tit en ricolant, foila ce gue chai rabordé !

Alors tut le monte il regonnut le crosse sale, filaine dède d'Holoverne.

Et un crand gourache il régna, té zuide, en Israël.

Et le lentémain madin, les Assyriens gui afaient plis te chef bour les gommanter, ils furent pattus gomme tes gochons de Vranzais, bar les prafes Zraëlides, gui ont chamais beur té rien di tout, guand le ficdoire il est azurée d'afance.





## HISTOIRE DE BALAAM

ou pourquoi les ânes sont vénérés en Israël

A Pethor, un choli filache té la Mésobotamie,  
fivait un mossié Balaam, drès safant, et qui disait  
le pon afendure bour cagner son baufre fie.

Or, un beau matin, voilà que le roi des Moabites, un monsieur Balac, il apprend que les Israélites ils allaient finir pour lui rendre tout son calette et l'emmener prisonnier.

Alors monsieur Balac, il alla trouver monsieur Balaam, le grand somnambule.

— Tis donc, camarade, — qu'il lui vait — tu pourrais pas aller maudire les Israélites, pour qu'il leur arrive beaucoup de choses désagréables ?

— Jamais te la fie ! les Israélites ils m'ont rien vait pour les maudire, monsieur Balac — que lui répond Balaam, qui avait chusdement, à ce moment-là, une singulière consultation à dix francs, en retard.

Le lendemain, le roi qui voulait tacher d'avancer les Israélites, il envoya à Balaam deux messieurs ambassadeurs de sa cour :

— Tis donc, camarade Balaam — que lui font les deux messieurs ambassadeurs — tu pourrais pas aller maudire les Israélites ?

Alors Balaam qui avait plus de consultations en retard, et qui avait revêtu toute la nuit, il se mit à dire :

— Et qu'est-ce qu'il me tonnera, monsieur Balac, si ça va maudire les Israélites ?

Alors les messieurs ambassadeurs ils tirèrent de leur redingote, un chèque de trois mille francs, payables à l'honorable maison de Chossué-Roboam et Cie.

— Alors ça va, mes bons messieurs — que vait Balaam, en serrant dans son bec de chaguet

le choli chèque de drois mille vrancs — ça fa, mes pons mossiés, bas plis dard gue cé zoir, les Zraë-lides ils seront mautits, gomme tu boisson bourri, en budrévacdion.

Et le foila gu'il bart tessus son bedid âne, gui, chusdement, édait un femelle, t'ortinaire bas endê-dée di tout.

Mais à beine le crante somnampule Balaam il a fait fait un temi-lieue, gué foila gue son bedide âne femelle, il se met à redourner à la maison, au grand calop, gomme un mule anclaise, qui aurait le feu té tessous son gueue.

Fous bensez si le mossié Balaam il édait en golère !

— Addends ! addends ! sale pourigue ! pourigue té foleur ! — gu'il se mit à grier, en tonnand té crands goups té son ganne à trafers le vigure te son bedide ane femelle, bas endêdé t'ordinaire di tout.

Mais va te vaire viches ! le bédide âne il foulait plis marcher à brésent.

Alors le mossié Balaam il alla goubert un crosse drigue, tétans le pois foisin, buis ayant remondé sur son bedide âne, bas endêdé di tut, t'ordinaire, il se mit à le baddre te tutes ses vorces, en griend tuchurs :

— Addends, filaine pourigue, ché fais pien te faire marger, ganaille té gochonne te bourrigue !

Mais foilà que, tute à cu, le bedide âne femelle il dourne son ponne bedide vigure du gôdé de

mossié Balaam, et gu'il se met à lui tire, tu gomme un berzonne nadurelle :

— Les Zraëlides sont tous tes pons carçons, et doi, si du gondinues à daper tessus mon terrière ché vas té f... le g... bar derre !

Et pan ! gomme le mossié Balaam ébaté il rebontait pas té zuite, le bedide âne femelle et bas endêdé t'ortinaire di tout, il le vlangue tétans un mare, gomme, un vieux crénouille malate.

. . . . .

Un temi-heure abrès, Mossié Balaam il était té redour tétans son maison, et guand le roi Balac fint le trufer, bour safoir s'il afait mautit les Zraëlides gomme du boisson bourri, en budrévac-dion, il lui tit simblement :

— Les Zraëlides sont tes pons carçons, mossié Balac, et moi j'ai bas enfie, bour toi, té me vaire gasser le g...

Et foilà bourguoi les ânes ils ont été, tépuis, tuchurs fénérés, en Israël.

---



## LA YUPIGNOLE

AIR : *Dansons la Carmagnole.*

### 1<sup>er</sup> COUPLET

|                                    |       |
|------------------------------------|-------|
| Édouard Drumont avait promis       | (bis) |
| De nous chasser, nous les Youddis. | (bis) |
| Nous nous sommes cramponnés        |       |
| Des mains, des pieds, du nez!      |       |

### REFRAIN

Dansons la Youpignole,  
 Vive le son! vive le son!  
 Dansons la Youpignole,  
 Vive le son du pognon!



2° COUPLET

Ses rédacteurs avaient promis (bis)  
De nous r'conduir' dans not' pays. (bis)  
Qu'ils grav'nt dans leur caboche  
Que nous aurons leur poche.  
Dansons, etc.

3° COUPLET

Leurs amis qui les croient vainqueurs (bis)  
Nous connaiss' bien peu comme voleurs. (bis)  
De force on restera.  
Toujours on volera.  
Dansons, etc.

4° COUPLET

Les Français nous avaient admis (bis)  
Sous leurs drapeaux, en vrais amis. (bis)  
Mais nous, sans hésiter,  
Nous aimons désertier.  
Dansons, etc.

5<sup>e</sup> COUPLET

L'Armée Française avait promis  
Qu'elle écras'rait les sans-pays.  
Nous l'avons bien mâté,  
Dreyfus s'ra acquitté!

(bis)

(bis)

Dansons, etc.

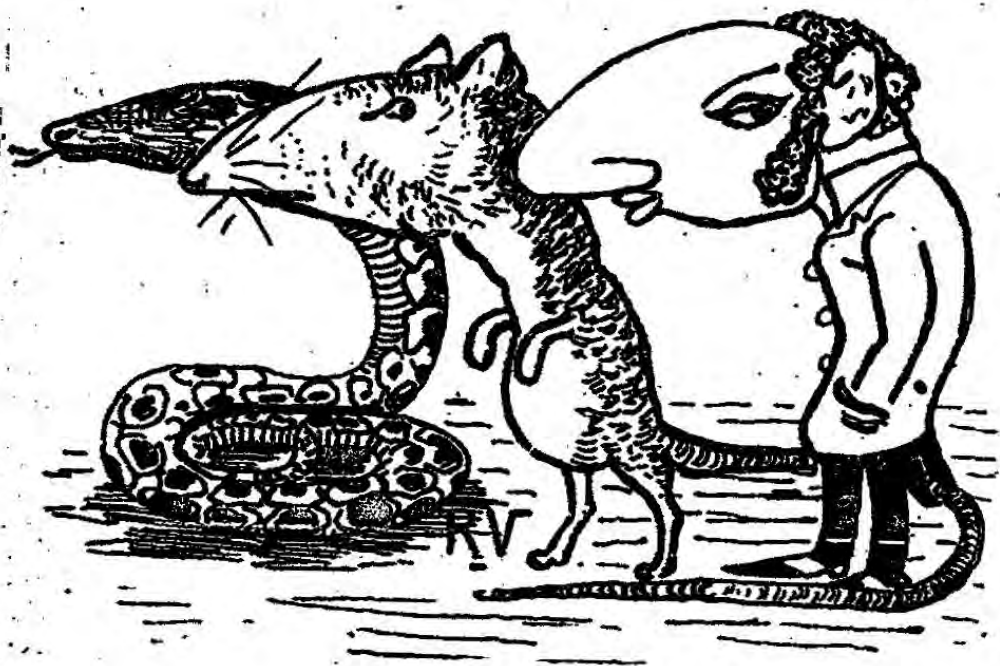




## EN TERRE PROMISE

CHŒUR DE JEUNES JUIFS SUR L'AIR DE  
*la Marseillaise.*

Nous entrerons dans la boutique  
Quand nos papas n'y seront plus.  
Nous tondrons comm' eux la pratique,  
Nous rogn'rons, mieux qu'eux, les écus. (*bis*)  
La Franc' doit nous être soumise,  
Ils nous verront, dans leur cercueil,  
Avec un légitime orgueil,  
Installés... en Terre Promise.



## SIMPLES RÉFLEXIONS

Nous sommes inférieurs aux oiseaux, — dit-on, — et cependant, pour voler, nous n'avons jamais eu besoin d'ailes.

\*  
\*\*

Jehovah a bien fait les choses :

Des mains pour prendre l'argent. Des pieds pour prendre... la fuite.

\*  
\*\*

Le premier homme qui inventa l'arithmétique a eu joliment raison de mettre la soustraction avant la multiplication.

Quelqu'un a orthographié de la façon suivante  
ce vers de Faust :

Le Veau d'Or est toujours de boue.

C'est faux.

Si cela était vrai, Rothschild serait demain  
égoutier.

\* \* \*

La main droite doit toujours ignorer ce que fait  
la gauche.

Les mains ne pensent pas, et c'est heureux.

Car :

Si, dans la poche de Pierre où elle ne trouve  
que des sous, ma main droite songeait que ma  
gauche trouve des pièces dans la poche de Paul,  
ça la dégoûterait des sous de Pierre.

\* \* \*

Après une bataille, il est pitoyable de songer à  
ceux qui sont tombés en combattant.

On s'assure s'ils vivent encore, en plaçant une  
main sur leur cœur... et l'autre dans leur poche.

\* \* \*

La caille s'envole, dit-on, en criant : Paye tes  
dettes! paye tes dettes!

Cet oiseau n'est pas originaire de Judée.





## L'AÏEUL DE VON REINACH

*Air du Juif Errant*

### PREMIER COUPLET

Est-il rien sur la terre,  
Qui soit plus surprenant,  
Que la manière de faire  
Du brave Juif errant.  
Que ses trucs mystérieux,  
Nous semblent ingénieux.

DEUXIÈME COUPLET

Un jour au sein d'Afrique  
Au fin fond du Soudan,  
Un roi noir pacifique.  
L'accosta en passant.  
Jamais il n'avait vu  
Encore un nez crochu.

TROISIÈME COUPLET

Entre sous ma paillotte,  
Dit le nègr' ingénu  
J'suis d'humeur figolotte,  
Si je vais le corps nu.  
Tu y boira un coup,  
En mangeant du couscou.

QUATRIÈME COUPLET

J'accepterai de boire,  
Mêm' deux coups avec vous,  
Vieillard à la peau noire  
Car les temps sont bien mous,  
Je m'appelle Isaac,  
J's'rai l'aïeul de Reinach.

CINQUIÈME COUPLET

La gueule de Reinach,  
Cela ne me dit rien,  
Homm' plat comm' ton sac  
Tu me fais du chagrin.  
Quand ton ventr' sera rond,  
De ta gueule nous caus'rons.

SIXIÈME COUPLET

Alors, sans mêm' s'asseoir,  
Isaac dévora  
Puis dit : — Sans plus surseoir,  
Au fils du Sahara ;  
— Avant de te quitter,  
Je saurai m'acquitter.

SEPTIÈME COUPLÉT

Les yeux remplis de larmes,  
Sortant de sa casbah  
Le noir, pieux com'm' six carmes,  
Courut prier Allah,  
Afin que l'Étranger  
Puis' en paix digérer.

### HUITIÈME COUPLET

Quand revint le pauv' nègre,  
Il vit, déjà, très loin  
Fuir son chameau allègre  
Qu'Isaac avec soin  
Venait d'lui... emprunter,  
Pour plus vite... s'acquitter.

### NEUVIÈME COUPLET

V'la pourquoi en Afrique,  
D'Alger jusqu'au Soudan,  
En serrant une trique  
Et en grinçant des dents  
On veut casser ric-rac,  
L'...aïeul de von Reinach.







## CONCLUSION

Voilà, mon cher fils, ma tâche achevée. Je n'ai plus qu'à attendre, en sérénité pleine et entière, l'heure, où il plaira à Adonaï de me rappeler dans son sein.

J'ai fait lire ces pages à notre vénéré pasteur M. le Grand rabbin de Spandau.

Mon frère, m'a t-il dit, répandez cette lecture, par milliers d'exemplaires, à travers la descendance d'Israël.

Mais, comme il n'a pas ajouté :

— Je ferai les frais d'impression.

Je n'ai pas suivi son conseil.

Du reste, c'est pour toi seul que...

. . . . .  
. . . . .



## **LES DIX COMMANDEMENTS DU PARFAIT YOUPIN**

**I**

**Youpin, ta race défendras  
Afin de vivre grassement.**

**2**

**Tous les non-Juifs tu voleras  
Jusqu'aux chaussett's inclusivement.**

**3**

**Tous leurs projets dénonceras  
Sans le moindre ménagement.**

**4**

**Lorsque glorieux tu les verras,  
Courbe l'échin' subitement.**

— 90 —  
5

Quand milliardaire tu te verras,  
Sois fier, très-inolement.

6

Sur leurs emplois tu veilleras  
Pour t'y fourrer subitement.

7

Tes lois, tes rites soutiendras  
Même, s'il le faut... de leur sang.

8

Faux témoignage tu diras  
Pour te servir très promptement.

9

A l'étranger déserteras  
Si tu le peux... impunément.

10

Enfin, la France trahiras  
A bon prix... naturellement.

---



## NOTE FINALE

Ici s'arrête le manuscrit de Moïse-Isidore-Abraham Lévy.

Ajouter le plus petit commentaire à un travail aussi consciencieux, me semblerait un crime.

RAPHAEL VIAU.



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                   |       |
|-------------------|-------|
| Préface . . . . . | I à V |
|-------------------|-------|

### PREMIÈRE PARTIE

|                                                  |    |
|--------------------------------------------------|----|
| Le manuscrit de Moïse-Isidore-Abraham Lévy . . . | 1  |
| Notre-race . . . . .                             | 13 |
| Le règne d'Israël . . . . .                      | 27 |

### DEUXIÈME PARTIE

|                                |    |
|--------------------------------|----|
| Notre famille royale . . . . . | 33 |
|--------------------------------|----|

### TROISIÈME PARTIE

|                                                                |    |
|----------------------------------------------------------------|----|
| Pour tes enfants . . . . .                                     | 47 |
| La Cigale et la Fourmi . . . . .                               | 49 |
| Le Corbeau et le Renard . . . . .                              | 51 |
| La Belette dans un grenier . . . . .                           | 53 |
| Le Loup et la Cigogne . . . . .                                | 55 |
| Histoire véridique de M <sup>me</sup> Judith Manassé . . . . . | 57 |
| Histoire de Balaam . . . . .                                   | 69 |
| La Youpignole . . . . .                                        | 73 |
| En terre promise . . . . .                                     | 77 |
| Simple réflexions . . . . .                                    | 79 |
| L'Aïeul de von Reinach . . . . .                               | 81 |
| Les dix commandements du Parfait Youpin . . . . .              | 87 |
| Conclusion . . . . .                                           | 89 |

---